

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Kasdi Merbah Ouargla
Faculté des Lettres et Langues
Département de Lettres et Langue Française



Mémoire présenté en vue de l'obtention du master

Littérature et Civilisation

Titre

Lecture culturelle du conte

*Histoire d'une mère (Hans Christian Andersen) à la lumière
des préceptes de l'Islam*



Présenté et soutenu publiquement par
Wafa DADDI AOUMEUR

Directeur de mémoire
Pr. Foudil DAHOU

Jury

Prénom NOM	Grade, établissement	Président
Foudil DAHOU	Prof., Université Kasdi Merbah Ouargla	Rapporteur
Prénom NOM	Grade, établissement	Examineur

Année universitaire : 2018-2019



Titre

Lecture culturelle du conte

Histoire d'une mère (Hans Christian Andersen) à la
lumière des préceptes de l'Islam

Présenté et soutenu publiquement par
Wafa DADDI AOUMEUR



Dédicace

Je dédie ce modeste travail à une précieuse perle, *ma tendre mère*, qui m'a bien éduquée et qui a consacré de son temps à la relecture de mon modeste mémoire. Elle m'a donnée de son affection, de son amour ; elle a su m'inculquer l'espoir et prie sans relâche pour mon bonheur d'ici-bas et de l'au-delà.

À ce trésor inestimable, *mon cher père*, qui m'encourage à continuer mes études. Il m'apprit que la volonté crée des miracles. Pour sa persévérance, sa patience et tous les sacrifices qu'il a consentis afin de me voir réussir.

Aux esprits des défunts, feu mes grands-parents paternels : *Baba El hadj* et *Mama Aicha*. Puisse Allah avoir pitié d'eux, et accorder Son Paradis à leurs nobles âmes.

Aux sources de l'inépuisable espoir, *mes grands-parents maternels*, qui me souhaitent toujours d'obtenir mon diplôme de Master 2. Sans eux, ce travail n'aurait vu le jour. Que Dieu les protège, prolonge leurs âges, leur fournisse la santé et le bien-être.

À Mes sœurs : *Salsabil, Sana, Nour, et Sahar*.

À Mes frères : *Slimane, Abdelouahab, Ilyes, Anes, Oussama, Mohammed, Redouane, Aimene* et *Abdallah*.

À Mes tantes, oncles et amis.

À tous je dédie ce modeste travail.



Remerciements

Au terme de cette recherche, je tiens, avant tout, à glorifier Allah « Le Tout-Puisant » et « Le Miséricordieux » Qui a augmenté ma foi, m'a donné le courage et la volonté d'aller jusqu'au bout et de mener ce présent travail à son ultime point.

J'exprime ma chaleureuse gratitude à mon directeur de mémoire, Monsieur le professeur Foudil DAHOU qui m'a généreusement conseillée ; avec lucidité. Je le remercie encore vivement pour son soutien, qui m'a permis d'atteindre les objectifs visés ; sa disponibilité et les nombreuses discussions littéraires que nous avons pu échanger. Je lui serai à jamais redevable.

J'adresse ma profonde reconnaissance aux membres du jury qui m'ont honorée en acceptant d'examiner mon mémoire et l'ont enrichi par leurs propositions.

Mes sincères remerciements vont à tous mes enseignants du Département de Français, de l'Université Kasdi Merbah Ouargla, pour leur apport indéfectible.

Enfin, je saisis également cette opportunité pour remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de cette étude.

Encore une fois, je n'aurai jamais pu achever cette modeste recherche sans le soutien de mes parents et de ma précieuse famille.

À vous, je dis : « *Ce mémoire est le vôtre !* »



Table des matières

Introduction	8
Chapitre 1. De la culture, de la lecture et du conte	12
1.1. Concepts clés	15
1.1.1. <i>Précepte</i>	15
1.1.2. <i>Inférence</i>	15
1.1.3. <i>Récit</i>	16
1.1.4. <i>Biais culturel.....</i>	16
1.1.5. <i>Merveilleux religieux</i>	17
1.2. Culture, lecture : l'injonction inaugurale	18
1.2.1. <i>L'injonction inaugurale : essence première du lire</i>	18
1.2.2. <i>Lire... première injonction de la jeunesse de la civilisation</i>	19
1.3. Le conte : un fragment d'existence	21
1.3.1. <i>L'âme de l'écrivain et du conteur</i>	21
1.3.2. <i>Présentation du conte-corpus</i>	22
Chapitre 2. Vision suprême des choses de la vie.....	25
2.1. Méthode d'approche et d'analyse	26
2.1.1. <i>Première démarche de lecture : appréhender la globalité du texte.....</i>	27
2.1.1.1. <i>Le résumé d'Histoire d'une mère</i>	27
2.1.1.2. <i>L'intrigue d'Histoire d'une mère</i>	27
2.1.1.3. <i>L'enjeu d'Histoire d'une mère</i>	28
2.1.2. <i>Deuxième démarche de lecture : les forces agissantes du conte</i>	28
2.1.2.1. <i>Inventaire des forces agissantes.....</i>	28
2.1.2.2. <i>Psychologie du conte</i>	29
2.1.2.3. <i>Sociologie du conte</i>	30
2.2. Analyse littéraire	33
2.2.1. <i>La structure du récit.....</i>	33
2.2.2. <i>Le schéma narratif</i>	34
2.2.3. <i>Le schéma actantiel</i>	35
2.2.4. <i>Évolution du personnage principal.....</i>	36
2.3. El-bassira : une perspicacité maternelle singulière	38
2.3.1. <i>Le terme d'une vie</i>	39
2.3.1.1. <i>La pendule.....</i>	39
2.3.1.2. <i>Le puits</i>	40
2.3.1.3. <i>La forêt</i>	41
2.3.2. <i>L'aube d'une vie nouvelle</i>	41
Conclusion	42
Références bibliographiques.....	45
Annexes.....	52
Conte : Histoire d'une mère (Andersen)	54
Poésie : À Villequier (Victor Hugo, Les Contemplations - 1856).....	62

Légende : La vérité et le mensonge	64
Merveilleux religieux : Le palmier qui pleure	65
Résumés	66
<i>Résumé en français</i>	67
<i>Résumé en anglais</i>	68
<i>Résumé en arabe</i>	69



Introduction

﴿ Aujourd'hui J'ai parachevé pour vous votre religion,
parfait pour vous Mon bienfait en agréant pour vous
l'Islam comme religion ﴾... ﴿ Sourate V-3 (Berque,
[1990] 1995, p. 121).

Tout être humain est fondamentalement « *muslim* », c'est-à-dire soumis au décret divin. À ce sujet, le *hadith ennabaoui* (dit du Prophète ﷺ) est explicite, sans équivoque.

« 1359 – Abû Hurayra (r) dit : Le Messager de Dieu (ç) dit : “Tout nouveau-né naît suivant la prime nature, et ce sont ses parents qui en feront un juif, un chrétien ou un zoroastrien. C'est comme l'animal qui naît dans toute son intégrité. En avez-vous vu venir au monde les oreilles coupées ?” Ensuite, Abû Hurayra (r) récita ce verset du Coran : redresse ta face vers la religion, en croyant originel, en suivant la prime nature selon laquelle Dieu a instauré les humains. » (Al-Bukhâry, 2003, p. 244)

Cette posture étant celle du musulman, une induction est-elle envisageable sous l'angle de l'universalité anthropologique, voire simplement de l'éthologie humaine¹ ou encore de la sociobiologie ? Une telle question relevant davantage de la compétence des spécialistes, nous nous limitons ici à ce que la littérature à nous offrir en matière de réflexion sur le comportement humain, en particulier celui de *l'amour maternel* – un sentiment maternel endeuillé que met magistralement en scène le conte d'Andersen, *Histoire d'une mère*.

À la question de l'utilité de la littérature, Eugène Ionesco répondait nettement : « *La littérature, c'est ce qui empêche les hommes d'être indifférents aux hommes.* » Nous reposons maintenant la même question mais plus précisément pour l'utilité du conte. Historiquement, « *les contes apparaissent en particuliers porteur de significations cachées qui invitaient à ce qu'on en cherche la clé* » ; présentement, cette propriété est toujours la leur.

Dans quelle mesure cependant peut-on établir un *parallèle*² (Siess, 2001) entre *les contes de fées* et *les récits coraniques des prophètes* ? La question peut surprendre en apparence lorsqu'il s'agit de l'Islam. C'est néanmoins déjà la position de Chateaubriand selon qui « *le merveilleux chrétien peut soutenir le parallèle avec le merveilleux de la fable* » (Chateaubriand, 1802). Dans le cas qui nous intéresse ici, il semble préférable à la suite de Siess (2001, p. 230) de recourir au concept de *confrontation*, plus

¹ Voir Pierre LE HIR (2002). Boris CYRULNIK, spécialiste d'éthologie humaine “Notre chrysalide à nous, c'est la parole”. *Le Monde*, 1er février, p. 26.

² Dans son article, Jürgen SIESS clarifie l'emploi du terme « parallèle » en littérature comparée tout en soutenant que « *la notion a en soi quelque chose de paradoxal.* »

pertinent « lorsque nous nous proposons de mettre face à face deux types de discours [...] ou un même genre dans deux contextes différents. »³ En l'occurrence, là est bien notre propos : nous attacher à la finalité commune de deux types de discours antagoniques. « *Le conte de fée [...] s'éloigne du réel* » (Carlier & Grandjean, 1998, p. 19) ; alors même que les récits des prophètes⁴ sont véridiques :

❦ *Dans les dits sur ces Apôtres se trouve certes un Enseignement pour ceux doués d'esprit. Ce n'est pas là un propos forgé, mais la déclaration de véracité (taṣḍīq) des messages antérieurs, l'exposé détaillé de toute chose, une Direction et une Grâce (rahma) pour un peuple qui croit.* ❦ Sourate XII-111 (Blachère, 1966, p. 270)

L'objectif de notre recherche propose une lecture, plus justement une « relecture culturelle » du texte de Hans Christian Andersen, *Histoire d'une mère*. Une relecture qui vise la « *resignification* » d'une œuvre désormais consacrée⁵ par la culture d'origine et que récupère l'interculturel afin de l'introduire dans un environnement étranger.

Au cours de nos différentes lectures sur la question de l'interculturel, une assertion de Schmitt et Viala a attiré notablement notre attention. Pour les deux auteurs, l'impact de l'histoire est décisif sur tout texte en raison de l'évolution même de toute société.

« De plus, les lectures [du texte] qui en ont été faites à ces divers moments [dans l'histoire] ont pu le détourner de son but et de sa signification d'origine. L'environnement culturel, en évoluant, suscite parfois des contresens créateurs qui investissent le texte de significations nouvelles ; la pragmatique peut s'en trouver modifiée, quand au lieu du destinataire visé il atteint des lecteurs imprévus » (Schmitt & Viala, 1982, p. 175).

Que dire alors, si la communauté qui reçoit le texte lui est totalement étrangère d'autant plus qu'elle se situe à une époque différente de celle de sa production ? La question s'avère particulièrement intéressante quand il s'agit de traiter des thèmes

³ « On sera enclin, dès lors qu'on part de la notion d'instrument – ou concept opératoire –, à préférer au terme de parallèle celui de confrontation parce qu'il accentue l'idée de différence et qu'il prend pleinement en considération l'autonomie de chacun des deux objets envisagés côte à côte ou de chacun des partenaires de l'échange. » (Siess, 2001, p. 230)

⁴ Voir « L'importance et le privilège des récits des Prophètes que le musulman se doit d'étudier » du Sheikh Abderrahmane IBN SAADĪ par Ismaïl IBN HĀDĪ. <http://manhajulhaqq.com/?L-importance-et-le-privilège-des-récits-des-Prophètes-que-le-musulman-se-doit-d> (16 janvier 2004).

⁵ Le conte d'Andersen est l'objet d'adaptations littéraires et cinématographiques. Voir le film éponyme de la réalisatrice Sandrine VEYSSET (sorti le 15 février 2017) ; et la bande-dessinée du scénariste et dessinateur danois Peter MADSEN (05 janvier 2005).

universels : *patience, résignation, abattement, résolution, fatalité, maktoub, destin, destinée, persévérance, libre arbitre...*, qui touchent de très près à l'humain.

C'est pourquoi, il nous a semblé intéressant de confronter la théorie à la pratique de lecture dans sa dimension interculturelle et sous l'angle de la compréhension du texte littéraire. Xypas pose, d'ailleurs à ce sujet, une question essentielle :

« Peut-on croire que la compréhension en lecture des textes littéraires en langue étrangère peut provoquer des malentendus culturels et des difficultés de compréhension de texte, même si, sur le plan linguistique, le texte étudié est considéré simple et direct ? » (Xypas, 2010, p. 01)

Ces positionnement d'auteurs ont suscité en nous le désir intellectuel de « *lire autrement un texte littéraire étranger* ». L'assurance de Horellou-Lafarge et Segré nous y encourage :

« Il y a une multiplicité de lectures possibles d'un même texte, car les textes vivent, ne sont jamais figés, jamais définitifs, apparaissent plus ou moins faciles, plus ou moins complexes, faisant appel à des savoirs divers, à des interprétations autres. Il y a autant de façons de lire qu'il y a de textes dont les significations fluctuent. » (Horellou-Lafarge & Segré, 2007, pp. 3-6).

Cette « liberté » de significations nous convient parfaitement car chaque lecteur y puise les raisons de coopérer ou non avec le texte lu, agissant comme une « *conscience englobante* » (ARLAP42, 2012). Markale se veut sans doute plus conciliant : « *Tout récit populaire qui véhicule une tradition est aussi respectable qu'un livre fondamental comme la Bible ou le Qoran* » (1984, p. 12). *Oui ?! Jusqu'à quel point ?*

Il ne nous appartient pas ici d'en juger, mais encore une fois cette « liberté » apparaît avantageuse car elle nous a conduite à aborder les rapports très intimes entre *lecture* et *conte* dans la sphère humaine de la *culture*. *La parole du conte* s'est transmise de génération en génération en s'enrichissant « des mots » de chaque communauté, de chaque collectivité interrogeant sa mémoire singulière à un moment précis de son histoire, à un épisode crucial de son devenir.

Andersen a su photographier l'instant idéal qui trahissait l'âme humaine dans son universalité. Il a écrit *Histoire d'une mère*, glorifiant le sentiment maternel dans sa magnificence suite à *la perte d'une partie de soi*. C'est pourquoi, vouloir saisir cet instant d'éternité, vouloir le lire et le comprendre aura demandé une analyse littéraire certes « incomplète » mais suffisant à apaiser une première échappée de curiosité envers l'étranger. Celui qui n'est pas soi et qui constitue le premier pas du sortir de la solitude humaine. *Un mouvement de solidarité ? peut-être !*



Chapitre 1. De la culture, de la lecture et du conte

Tout travail académique suit et respecte des normes ou des conventions qui lui donnent sa rigueur scientifique. Cet aspect touchant de près à la méthodologie, il nous importe de veiller ici à sa stricte application en posant justement les limites de notre cadre théorique. Celui-ci précise les concepts clés, les théories et les auteurs centraux sur lesquels repose notre analyse du conte d'Andersen – *Histoire d'une mère*.

Parmi les termes incontournables, celui de *précepte* figure en premier lieu. Il donne toute sa perspective à notre travail dans la mesure où il caractérise déjà notre position personnelle et notre volonté de saisir un phénomène littéraire particulier (le genre : *conte*) en considérant *des éléments interculturels* ; autrement dit « [...] *les interférences culturelles entre l'Islam et la Chrétienté orientale, le "dialogue islamo-chrétien" sur le plan des idées aussi bien que sur celui des personnes* » (Argyriou, 1984, p. 250).

Pour ce faire, nous centrons notre approche individuelle sur la valeur que revêt l'expression *lecture culturelle*. Toute notre analyse se construit en effet sur la conception de *la lecture plurielle* comme *pratique culturelle* et dynamique d'interprétation. Nous sommes par ailleurs pleinement consciente des effets négatifs d'une instrumentalisation de la littérature. La posture de Jouve est à cet égard très constructive :

« Faire de la littérature un simple instrument d'édification au service de la morale collective, c'est donc méconnaître la spécificité de l'objet littéraire comme celle de la relation artistique. Non seulement la raison d'être du texte littéraire n'est pas la finalité morale pratique ; mais notre rapport aux univers de fiction est filtré par divers contrats qui interdisent de les considérer comme de simples répliques de l'univers réel. La force de la littérature est, au contraire de susciter une expérience originale en nous confrontant ludiquement à l'altérité. Ne pas jouer le jeu, c'est renoncer à l'une des conquêtes intellectuelles majeures (et le plus chèrement payées) de la civilisation européenne : sa capacité à se remettre en question. » (Jouve, 2014)

Par conséquent, notre *lecture culturelle* est prudente, posée, réfléchie ; les caractéristiques mêmes du conte nous le recommandent avant tout engagement intellectuel : « *Le conte est un récit originel qui fait partie des œuvres de la création humaine depuis toujours. Son omniprésence dans toutes les cultures en fait un objet universel transportant des significations propres à l'imaginaire commun des sociétés* » (Saint-Pierre, 2011, p. IX).

Cette communauté sociale du conte nous rassure et affermit notre engagement vis-à-vis des genres littéraires que nous percevons autrement qu'un simple au-delà de la fiction destinée à distraire. La chose est désormais admise. « *Les genres sont des*

moyens culturels particuliers, utilisés à la fois pour observer la condition humaine et pour communiquer le résultat de cette observation » (Le Manchec, 2003, p. 124).

Ce qui caractérise en premier lieu cette condition humaine est sans conteste la présence de la Mort⁶ ; passage obligé vers une félicité pour les créatures qui le méritent mais surtout par la Grâce divine.

Le conte d'Andersen nous permet de percevoir un autre aspect ; très tragique.

« Dans certains cas, les rites et les croyances ne permettaient toutefois pas aux parents de faire le deuil. En particulier, pour les enfants morts sans baptême qui, exclus de la communauté chrétienne, l'étaient aussi du cimetière paroissial, et pire encore, du Paradis » (Séguy & Signoli, s.d., p. 497)

⁶ « Dans l'Europe occidentale médiévale et moderne, comme dans l'ensemble des sociétés pré-industrielles, la vie et la mort se côtoyaient intimement, et rares étaient les familles qui n'étaient pas confrontées au décès prématuré d'un tout petit. Même s'il n'était pas dans l'ordre des choses qu'un enfant meure avant ses parents, près d'un jeune sur deux n'atteignait pas ses vingt ans et un enfant sur quatre décédait avant son 1^{er} anniversaire. Dans une société marquée par une forte fécondité, la mort des enfants était donc chose courante et psychologiquement acceptée avec le secours de la religion » (Séguy & Signoli, s.d., p. 497).

1.1. Concepts clés

Dans ce qui suit, les concepts clés de notre recherche sont définis intentionnellement de manière minimale. Nous nous limitons ainsi à ce qui nous a semblé être pour nous des définitions opératoires, avec le seul souci de faciliter la démarche d'analyse de notre corpus – en l'occurrence un conte d'Andersen, *Histoire d'une mère*. Nous retenons cependant un fait. « *Philippe Sabot distingue trois grands “schèmes” d'analyse ou de commentaire philosophique de la littérature : le schème didactique, le schème herméneutique, et le schème productif* » (Mathieu, 2002).

Pour notre part, nous sommes au croisement des trois sans exclusive, même si nous ne les abordons pas en profondeur puisque la perspective philosophique ne nous intéresse pas particulièrement ici mais nous donne une idée assez précise de la manière de procéder. En somme, il s'agit pour nous, à la suite de Tourrel et Gerfaud (1999), de tenter de répondre à la question essentielle : « *Comment aborder la lecture d'un texte littéraire marqué par le linéament religieux, en respectant tout à la fois les signes du texte et les démarches propres à la discipline littéraire ?* »

1.1.1. Précepte

Au sens religieux du terme, le précepte est commandement, enseignement de vérités morales ; « *proposition, prescription énonçant un enseignement, une conduite à suivre, une règle à observer, généralement formulée par une autorité incontestée dans un domaine précis* » (Educalingo). Joubert nous invite néanmoins à la prudence : « *Toute vérité a deux visages, toute règle deux surfaces, tout précepte deux applications* » (1838).

Une certaine prudence est donc de mise sachant que tout point de vue ne peut être que relatif car étant l'expression avouée d'une subjectivité consciente plus ou moins de ses actes.

1.1.2. Inférence

« *[La] mise en relation de deux phrases, ou de deux informations, constitue une inférence, c'est-à-dire un recours à des connaissances non explicitement évoquées dans le texte pour en déduire une nouvelle* » (Froger, 2015, p. 16).

Toute la difficulté d'une lecture culturelle réside justement dans cette capacité de la lectrice que nous sommes à convoquer des éléments culturels construits passivement à partir de nos acquis à l'Université, ou bien encore laborieusement à partir de notre culture générale et individuelle. Il nous manque également cependant la distanciation nécessaire, le recul critique d'une jeune conscience à laquelle fait défaut une incontestable faculté de discrimination.

1.1.3. Récit

« *Un récit littéraire est une construction symbolique qui signifie toujours plus que les événements qu'il configure* » (Marzloff, 2009, p. 07).

Assurément, là aussi, la force symbolique du récit nous convie à nous armer intellectuellement d'une capacité d'abstraction afin de pouvoir schématiser toutes les interprétations possibles d'un texte comme légitimes significations parce que suffisamment justifiées. La démarche est certainement osée.

« Le récit littéraire, c'est un récit non transparent, plus ou moins piégé. Il résiste et se mérite. Il offre des obstacles à la compréhension [...]. Il faut alors franchir l'obstacle en recherchant les éléments du texte qui sont signifiants et discuter des lectures possibles. [...] On accueille des interprétations possibles (parfois divergentes) raisonnables et toujours argumentées » (Schöttke, 2003, p. 05).

1.1.4. Biais culturel

Certains dangers guettent constamment l'interpréte des signes étrangers dans sa tentative de les approcher et de les saisir autrement que suivant *le principe de tolérance*.

« Une société est dite tolérante si, face à des pratiques ou des croyances qu'elle désapprouve moralement, et dont elle pourrait se débarrasser par la suppression ou la coercition, elle choisit néanmoins de laisser cours à ces pratiques » (Daoust, 2016, p. 06).

Par ailleurs, souligne Brown (2009, p. 184) : « *L'ignorance des symboles culturels d'autrui est toujours source de préjugés* ». L'incompréhension en est le premier contrecoup négatif. Elle révèle généralement un biais culturel.

« Le biais culturel est la tendance à analyser, interpréter et juger les choses uniquement à travers le filtre de ses propres références culturelles. Il peut concerner un jugement sur une personne, un comportement, un écrit, une parole, un évènement, une situation, etc. » (Tourev, 2019).

Envisagée sous cet angle spécifique, la lecture du conte d'Andersen invite à se donner des stratégies d'exploration des significations du texte. Dans cet ordre d'idées, *la lecture culturelle* peut être considérée comme un effort de « corriger » ses prismes de lecture personnels en prenant en charge, au plan de la pédagogie, la dimension symbolique des convictions. Debray clarifie le paradigme : « *Abraham, Bouddha, Confucius et Mahomet ont vécu et vivent sur la même planète qu'Euclide, Galilée, Darwin et Freud* » (2003, p. 16).

1.1.5. Merveilleux religieux

« Selon les définitions désormais classiques de Tzvetan Todorov, le merveilleux suppose l'irruption d'éléments extraordinaires dans un univers où ils sont admis comme étant ordinaires » (Mahy, 2017, p. 13). Ainsi, dans le conte d'Andersen, le personnage principal de *la mère* (parfaitement humain) s'adresse aussi bien à *la Mort*, à *la Nuit* qu'au *buisson épineux* et au *lac gelé* ; autrement dit sans aucune gêne déplacée ; à des allégories, à un végétal ou bien encore à un minéral.

C'est dès lors accepter *la croyance*.

« [...] au singulier et plus volontiers au pluriel, chez un individu, un groupe, un peuple, une civilisation, une époque, l'objet même de la persuasion commune ou de la conviction intime : la croyance, c'est ce que l'on croit et, pour autant que croire c'est être persuadé qu'une chose est vraie, réelle, on désignera communément par croyance les diverses conceptions de la réalité qui sont ainsi professées ; mais, comme ces croyances ont rapport à la vie des hommes, on entend aussi par croyances les règles spontanément reconnues pour la vie sociale ou individuelle » (Ricoeur, 1990, p. 871).

Les croyances libèrent l'être humain comme elles l'emprisonnent. Elles peuvent être très différentes des convictions⁷ que l'on partage ou non avec autrui. Elles constituent le miroir de l'humanité qui regarde mais ne voit plus ; aveugle. Le conte compose alors l'espace-temps propice à tous les enseignements ; une archéologie des temps immémoriaux et des sociétés fondatrices. Derrida l'exprime avec plus de poésie.

« Ainsi, le relief et le dessin des structures apparaissent mieux quand le contenu, qui est l'énergie vivante du sens, est neutralisé. Un peu comme l'architecture d'une ville inhabitée ou soufflée, réduite à son squelette par quelque catastrophe de la nature ou de l'art. Ville non plus habitée ni simplement délaissée mais hantée plutôt par le sens et la culture » (Derrida, 1967, p. 13).

⁷ « La conviction est la volonté humaine arrivée à sa plus grande puissance. Tout à la fois effet et cause, elle impressionne les âmes les plus froides, elle est une sorte d'éloquence muette qui saisit les masses » (Balzac, 1874, p. 175).

1.2. Culture, lecture : l'injonction inaugurale

En abordant cette section de notre mémoire de master, nous adoptons l'attitude du savant Abdus Salam. « *Musulman profond, il rattache régulièrement son œuvre scientifique aux principes coraniques : la recherche scientifique est articulée aux préceptes religieux* » (Omarjee, 2015, p. 01). Pour lui, « *le savant croyant trouve dans la science un instrument d'émerveillement devant la nature, permettant de cultiver le sentiment religieux* » (Omarjee, 2015, p. 01).

1.2.1. L'injonction inaugurale : essence première du lire

﴿ Lis ! au nom de ton Seigneur qui créa ﴿ Créa
l'homme d'un accrochement ﴿... ﴿ Sourate XCVI-1,2
(Berque, [1990] 1995)

L'impératif divin, comme injonction inaugurale explicite destinée à tout être humain, quelle que soit sa condition sociale, nous amène à nous réinterroger sur la notion de lecture ;

« une pratique culturelle si immédiate qu'elle semble n'avoir jamais pu être autre chose que ce qu'elle est pour nous aujourd'hui. La lecture, en effet, a longtemps paru ne pas poser question : n'est-elle pas le résultat le plus universellement partagé de l'apprentissage scolaire ? » (Chartier, 1985, p. 07)

Ce point de fait, nous incite ici également à nous reposer la question essentielle des fonctions sociales attribuées communément à une pratique majeure désormais décrite, du moins tombée « [...] dans une forme de "lire utile", précisément celle dans laquelle notre société tend à basculer... » (Evans, 2010-2011, p. 45). Mauger, Poliak et Pudal⁸ distinguent notamment quatre fonctions sociales de la lecture :

- la fonction de divertissement (fonction ludique ; se divertir, s'évader) ;
- la fonction didactique (apprendre, se cultiver, se documenter) ;
- la fonction salutaire ;
- la fonction esthétique (lire) (Evans, 2010-2011, p. 45).

C'est la fonction salutaire qui retient particulièrement notre attention. Evans (2010-2011, p. 45) souligne « [qu']il s'agit là d'une forme de lecture rédemptrice, salvatrice, qui permet un travail sur soi. Ce sont les lectures religieuses d'autrefois, les lectures politiques des années 1960 et 1970, les lectures psychologiques des années 1980 et 1990 [...] ». Une telle ouverture nous convient dans la mesure où elle nous ramène à la

⁸ Gérard MAUGER, Claude POLIAK et Bernard PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Éditions du Croquant, 2010.

dimension religieuse de l'activité culturelle de lecture fondée essentiellement sur *l'acte de lire*.

« [...] lire, c'est mobiliser autour du mot des valeurs venues d'ailleurs : du cotexte, du contexte, de l'intertexte ; c'est rassembler du sens, c'est conférer au sens un "volume" » (Lecointre, 1994, p. 103).

1.2.2. Lire... première injonction de la jeunesse de la civilisation

« Les textes littéraires appartiennent à tout le monde ; or, tout le monde n'est pas aujourd'hui en mesure de percevoir les significations, les enjeux, les attrait des faits culturels. Cela exige une information de base, et une maîtrise suffisante de la perspective historique » (Fragonard, 1981).

À un moment précis de notre vie, il nous faut apprendre à lire. Ni trop tôt ni trop tard. Il s'agit donc de bien *apprendre à apprendre* ; unique manière de nous assurer de posséder une authentique autonomie de penser / pensée. En l'absence de cette effective autonomie, il nous est impossible de prétendre à une quelconque action en matière de pratique culturelle. Sans activité de lecture maîtrisée, point de réflexion soutenue sur des textes d'auteurs.

Une objection certaine : « *Il n'a jamais été facile de parler de la lecture au singulier dans la mesure où il s'agit incontestablement de la plus polymorphe des pratiques culturelles* » (Donnat, 2010). Pour être « insaisissable », la lecture n'en est pas pour autant impossible. C'est toute la tâche complexe de l'enseignement-apprentissage d'un master en *Littérature et civilisation* à l'Université⁹.

Ce que nous avons pu en retenir : « *On ne "découvre" pas le sens d'un texte, on le construit progressivement...* » (Explorer le texte. Leçon 3 - Progression des idées, s.d.). Une première piste s'offre à nous : *l'étymologie*. Culioli nous en explique tout l'intérêt.

« Il y a des gens qui ne comprennent pas pourquoi je fais tant d'étymologies. Ce n'est pas parce que je veux imiter tel ou tel philosophe, mais tout simplement parce que le travail philologique est un travail qui vous fait remonter vers des vestiges. Lorsqu'on trouve un bout d'os dans un désert, on ne s'étonne pas qu'on nous explique tout ce qu'il permet de montrer : la philologie, c'est ça. » (Grésillon & Lebrave, 2012, p. 148)

⁹ La rédaction du présent mémoire s'inscrit justement comme exigence du diplôme de master en *Littérature et civilisation* du Département de Lettres et langue Française (Faculté des Lettres et des Langues, Université Kasdi Merbah Ouargla [Algérie]).

Dès lors, un texte littéraire ne représente-t-il pas à juste titre les « vestiges » d'une conscience d'auteur emprisonnée dans les limbes de la mémoire collective d'une culture environnante qu'il nous importe de pénétrer et d'interroger longuement au moyen d'une « *expérience de lecture* » (Jouve, 2005). À l'évidence, « [...] il s'agit, à travers le terme de lecture de s'intéresser de façon privilégiée à la relation entretenue avec une œuvre d'art, dont la portée culturelle, symbolique, spirituelle est reconnue » (Godart, 2005).

Par ailleurs, nous le savons, il arrive que « [...] l'ordre du texte sert non pas seulement à guider le processus interprétatif, mais également à piloter le comportement du lecteur [...] » (Plane, Alamargot, & Lebrave, 2010, p. 12). En conséquence, la succession des événements du conte d'Andersen doit attirer notre attention sur la nécessité de comprendre parfaitement la chronologie qui organise le tissu textuel du récit à l'étude. Il est heureux pour nous que le conte *Histoire d'une mère* apparaisse « classique ». « [En effet], la narration classique propose un récit stable, clair, chronologique et passant pour vrai » (Jouve, 2006, p. 154). La lecture s'en trouve ainsi « facilitée ».

1.3. Le conte : un fragment d'existence

« Le conte populaire, tel qu'il est actuellement, même dans ses aspects les plus contradictoires ou les plus altérés, est, selon toute vraisemblance, ce qui nous reste d'une lointaine "sagesse". À nous de décoder le message qu'il véhicule » (Markale, 1984).

Toute énigme exige d'être résolue ; elle représente un défi à notre nature passionnée de vouloir comprendre les êtres et les choses, aussi bien dans leur présence que leur absence. Nous ne sommes pas (ni toujours) de la même société et de la même époque. L'altérité s'inscrit aussi bien dans la synchronie que la diachronie ; de façon directe ou indirecte ; de manière heureuse ou malheureuse. Tout dépend de notre propre disposition à dépasser ou non nos préjugés personnels, nos représentations faillibles ; à nous réfugier dans la force ou la faiblesse de nos raisonnements tantôt tolérants tantôt intolérants. C'est tout un apprentissage. Un master en *Littérature et civilisation* en compose un lieu suprême. C'est aussi un fragment d'existence ; le nôtre et celui de l'Autre, à la fois fortement présent mais réellement absent. *Cela mérite sans doute d'être conté.*

1.3.1. L'âme de l'écrivain et du conteur

« Tout ce que son âme contenait de doux, de tendre, de spirituel et de gracieusement puéril, se montre dans ses histoires, où les plantes, les fleurs, les humbles légumes, les arbres, les animaux, les joujoux s'animent, parlent et agissent » (Coussange, 1940, p. 06).

Longtemps, l'écriture autobiographique a été considérée comme genre littéraire indécent. Pourtant dans la cas d'Andersen, la question est plus délicate car « [...] *le comportement anthropomorphique des animaux [de certains de ses contes] ramène à une parabole autobiographique [...]* » (Stirling, 1966, p. 398) qui dévoile implicitement le vécu de l'auteur et certains épisodes tristes ou malheureux de son existence, bien avant la consécration. Un fait marquant retient l'attention de la critique : « [...] *au niveau des valeurs culturelles consensuelles de son époque – comme la méritocratie, la religion ou le didactisme – Andersen, si on y regarde de plus près, conspire souvent avec l'enfant lecteur contre les canons de la Bildung*¹⁰ » (Hoyrup, p. 100).

¹⁰ « Quant à la Bildung, "nous signifions par-là, écrit Humboldt, quelque chose qui est à la fois plus élevé et plus intérieur, à savoir la disposition qui, partant de la connaissance et du sentiment qu'on a de l'aspiration spirituelle et morale tout entière, se répand harmonieusement sur la sensibilité et le caractère" — ce qui veut dire que la Bildung est "le mode de penser et de sentir de l'homme" » (Escoubas, 1992, p. 53). « Le concept de Bildung englobe une somme individuelle de connaissance et d'expérience en relation avec celles de la collectivité et incluant donc l'esprit critique, développées tout au long de la vie et constituant la culture générale d'un citoyen du 21^e siècle. Ce concept renvoie donc à ceux d'éducation et d'humanisme. Il se distancie du concept initial de Von Humboldt » [Définition de la Bildung retenue par le Conseil de l'Éducation et de la Formation, Fédération Wallonie-Bruxelles] (CEF, 2011, p. 04).

Cette conspiration d'avec le monde de l'enfance traduit le caractère des écrivains souverains. « [C]es écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore » (Joubert, 1838). Ils sont au service de la communauté ; de la collectivité dont ils préservent la mémoire patrimoniale qu'ils ont contribué à façonner. Ils sont à l'écoute des murmures de la société et des soubresauts de sa conscience.

« Les seules affaires d'importance dans la société danoise, au moment des débuts d'Andersen, sont la littérature et la religion. Les grands événements sont les livres nouveaux, les pièces nouvelles, et le monde littéraire danois est dominé par l'autorité croissante de Heiberg. » (La Chesnais, 1964, p. 10)

Un témoignage fort de Strindberg¹¹ dit et montre la reconnaissance et la dette des générations envers le fin « observat[eur] de la vie quotidienne, [des] histoires vraies et [des] choses vues »¹² :

« En Suède, nous ne disons pas Hans Christian, mais seulement Andersen, car nous ne connaissons qu'un seul Andersen. Il est l'Andersen de nos parents, de notre enfance, de notre âge adulte, de nos vieux ans... Dans les contes d'Andersen, j'ai découvert l'existence d'un autre monde, d'un âge d'or tout de justice et de compassion, dans lequel les parents n'avaient pour leurs enfants que des gestes de tendresse... une chose que je n'avais jamais connue jusque-là projetait une douce lumière sur la pauvreté même et la résignation : lumière qui est connue sous le nom bien désuet aujourd'hui d'AMOUR. » (Brix, 1907, p. 72).

1.3.2. Présentation du conte-corpus

Le conte à l'étude est contenu dans le 9^e volume d'une série intégrale de 16 consacrée à l'œuvre de Hans Christian Andersen, illustrée par Hans Tegner et numérisée par les services de la Bibliothèque Nationale de France (source site Gallica). Toutefois, aucune mention de la date de publication¹³ ne figure sur aucun des volumes des contes traduits du danois en français par Étienne Avenard et édités originellement par Félix Juven à Paris en 508 pages.

Le récit *Histoire d'une mère* débute à la page 279 et s'achève à la page 288 ; il est illustré de deux planches principales à part respectivement légendées et numérotées : 1) « *Un homme vieux et pauvre entra* - n° 36, p. 281 » ; 2) « *La Mort s'est enfuie avec l'enfant* - n° 37, p. 285 ». Le récit aurait été écrit en 1848 ; il serait par ailleurs

¹¹ August STRINDBERG (écrivain, dramaturge et peintre suédois ; courants littéraires majeurs : le naturalisme et l'expressionnisme) dans une dédicace à sa fille Anne-Lise (1882).

¹² https://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Christian_Andersen

¹³ Wikipedia avance la date de 1900. https://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Christian_Andersen

le 51^e conte d'Andersen sur les 156 (ou 158) écrits par l'auteur danois. Pourtant, ce conte ne fait pas partie des contes les plus connus ; notamment ceux repris et exploités par les manuels scolaires.

Le conte *Histoire d'une mère* s'insère entre celui intitulé *Les Cygnes sauvages* et celui titré *Le rossignol*. C'est un récit relativement court dont les événements s'enchaînent de manière rapide ; aussi pressé d'aboutir que son personnage principal. Il porte en lui et véhicule une telle charge émotionnelle que certains aspects « invraisemblables » ne dérangent absolument pas une lectrice actuelle. Il invite à la réflexion, si ce n'est à la méditation profonde.

« *Tout nous rappelle sans cesse que nous ne sommes que des voyageurs sur cette terre d'épreuves, d'où nous passons dans un monde inconnu dont l'imperfection de nos sens ne nous permet pas d'apercevoir les formes et les habitants* » (Scott, [1830] 2015, p. 03).

Histoire d'une mère est un conte merveilleux, d'une étrange beauté, qui se situe dans les profondeurs de la conscience et de la condition humaines. Il y a en effet dans sa beauté le questionnement éternel de l'humanité indécise : « *Au milieu de la forêt, le chemin bifurquait. La mère ne savait quel côté prendre* » (Andersen, s.d., p. 280 et 283). Le conte se veut une réponse à la résistance fondamentale de l'être humain.

« Car tout conte populaire intègre des données d'observation concernant la lutte de l'individu contre le Destin. En fait, il s'agit presque toujours d'une transgression d'interdits. Le héros du conte populaire défie le temps, défie la société, défie la mort. Il lui arrive même de défier Dieu » (Markale, 1984).

Pourtant, contrairement à ce qu'affirme Markale¹⁴ au sujet du héros de conte, *la mère* n'est ni manipulatrice ni capable de déranger l'ordre du monde fixé de façon immuable. Elle finit raisonnablement par se soumettre :

*« Et elle pencha la tête sur sa poitrine.
Alors la Mort emporta son enfant dans le pays inconnu dont elle avait parlé »
(Andersen, s.d., p. 288).*

Cette soumission est la preuve de sa patience en accord avec son destin et la destinée de son enfant. Comme telle, elle se comporte en parfaite musulmane :

¹⁴ « Nous sommes évidemment en pleine magie. Le héros est un opérateur qui, grâce à des “secrets”, peut influencer sur le destin. Il est le manipulateur qui déränge un ordre du monde fixé de façon immuable et qui se révèle tout à coup parfaitement muable » (Markale, 1984).

﴿ À la règle de Dieu, rien ne peut être substitué. ﴾ Sourate XXXIII-62
(Berque, [1990] 1995, p. 455)

﴿ C'est la règle de Dieu, depuis les temps révolus. À la règle de Dieu, tu ne
trouves nul substitut possible... ﴾ Sourate XLVIII-23 (Berque, [1990] 1995,
p. 557)

﴿ Et annonce (la bonne nouvelle) aux Croyants qui – si un malheur les frappe
–disent : Nous sommes à Dieu et c'est à Lui que nous revenons ﴾ Sourate II,
155-156 (Salhab, 2008, p. 64)

De fait, le conte est généreux ; loin d'être une simple métaphore, il réinterroge le sens que toute personne raisonnable devrait donner au sacrifice universel de *la mère*. Pour cela, le texte se fait simple afin d'assurer sa compréhension ; une certaine morale se laisse peut-être aussi à redécouvrir dans sa narration.



Chapitre 2. Vision suprême des choses de la vie

2.1. Méthode d’approche et d’analyse

Notre méthode d’approche et d’analyse repose principalement sur la démarche préconisée par Schmitt et Viala (1982, pp. 143-195) dans leur ouvrage *Savoir-lire : précis de lecture critique*. Le chapitre 3 de l’ouvrage, intitulé « Comment lire », met en avant l’intérêt didactique d’une lecture critique qui

« ne peut être que plurielle, c’est-à-dire qu’elle consiste à considérer un texte depuis plusieurs “points de vue”, à l’envisager selon diverses perspectives. Elle multiplie les angles de prises de vue » (p. 144).

Ces six perspectives¹⁵, « constantes pour tous les textes » (p. 145) se déclinent ainsi :

- l’action,
- les forces agissantes,
- la psychologie,
- la sociologie,
- la structure,
- le style.

Les deux auteurs soulignent honnêtement les limites de leur démarche de lecture qui, sans « [...] prétendre dégager et clore le sens du texte ; du moins fera-t-elle apercevoir beaucoup de son sens, le maximum possible selon la situation du lecteur et ses compétences de lecture » (p. 145). Par ailleurs, toujours aussi prudents, Schmitt et Viala insistent : « On ne peut lire “parfaitement” ; on peut se proposer néanmoins de mieux lire » (p. 146).

Cette précaution est également la nôtre.

« Pour cela, il faut désacraliser la littérature, la libérer de ses tabous sociaux en perçant le secret de leur puissance. Alors peut-être sera-t-il possible de refaire non l’histoire de la littérature, mais l’histoire des hommes en société selon ce dialogue des créateurs de mots, de mythes et d’idées avec leurs contemporains et leur postérité, que nous appelons maintenant littérature » (Escarpit, 1992 [1958]).

La littérature est donc ce dialogue au sens où l’entendait Roger Garaudy dans sa *Biographie du XXe siècle* : « Il y a un véritable dialogue lorsque chaque interlocuteur, dès le départ, est convaincu qu’il y a quelque chose à apprendre de l’autre » (1985, p. 370).

¹⁵ Nous définirons chacune des six perspectives en question lors de leur mise en œuvre respective au long de notre analyse du conte corpus.

2.1.1. Première démarche de lecture : appréhender la globalité du texte

Cette première démarche consiste à lire globalement le conte à l'étude afin d'en relever les articulations majeures qui permettent de suivre son action. « *L'étude de l'action envisage les séries de faits ou d'arguments qui constitue la trame du texte, et l'effet qu'il produit sur le lecteur* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 147). Pour ce faire, nous travaillons à partir des six perspectives du texte – chacune composant *une manière de lire*.

Toutefois, il s'agit au préalable de débiter par le synopsis, comme inventaire des faits – sous forme de résumé.

2.1.1.1. Le résumé d'*Histoire d'une mère*

[Par une terrible nuit d'hiver, une mère désolée et anxieuse veillait son petit enfant agonisant. L'arrivée d'un vieillard réconforta quelque peu la mère qui s'assoupit ; il n'était autre que la Mort qui emporta l'enfant mourant aussitôt. La pauvre mère sortit en courant ; rechercha éperdument son enfant. Elle demanda son chemin. Chacun exigea une compensation. À la Nuit impassible, elle chanta de son chant larmoyant. Au buisson gelé, elle donna sa chaleur humaine. Au lac convoiteur, elle offrit ses yeux vifs. À la vieille femme envieuse, elle céda sa longue chevelure. Pourtant, face à la Mort, elle se révéla impuissante. La mère prit alors conscience de la volonté divine. La Mort emporta ainsi l'enfant dans le pays inconnu.]

Le résumé ne revêt cependant tout son sens qu'en relation avec une intrigue dominante qu'il importe d'extraire du conte.

2.1.1.2. L'intrigue d'*Histoire d'une mère*

L'intrigue discerne les principes selon lesquels « [...] *est conduite l'action dans le texte et comment le locuteur agit sur le destinataire* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 150). Il en découle une infinité de textes possibles apparaissant comme des choix opérés qui reposent sur des codes esthétiques et moraux particuliers (Schmitt & Viala, 1982, p. 150). Selon l'accent mis sur telle ou telle donnée fondamentale, l'on obtient différentes intrigues sans qu'elle correspondent pour autant à une intentionnalité supposée de l'auteur.

Dans *Histoire d'une mère*, quatre intrigues sont déjà plus ou moins explicites ; formulées de la sorte :

- *Un apologue est utilisé pour amener à une réflexion religieuse.*
- *Le conte pourrait montrer aussi bien la volonté humaine de surpasser sa condition que, comme ici, la prise de conscience de l'inéluctable soumission au dessein divin.*

- *L’amour maternel est prêt à tous les sacrifices, à toutes les concessions.*
- *Les visages de la convoitise et l’impitoyable opportunisme.*

Il est certain qu’une unique intrigue supplante toutes les autres possibles ; c’est l’enjeu majeur du texte qui en décide. Il se définit comme « [...] *la question-clef qui oriente tout le propos [...]. Il se décèle à la lecture, se construit par la découverte du texte* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 151).

2.1.1.3. L’enjeu d’Histoire d’une mère

À travers le conte, initialement destiné aux enfants afin de les aider à sublimer certaines de leurs peurs ; Andersen s’adresse en définitive aux adultes, enfermés dans leurs propres angoisses. Dans la symbolique et la pragmatique du conte à l’étude, la signification et la portée de l’action ont une valeur cathartique amenant progressivement à une prise de conscience religieuse constructive qui permet de comprendre et d’accepter la condition humaine. L’être humain est éprouvé dans sa chair même ; d’où cette intense souffrance suite à la perte d’un être cher. Parce que cet être est son propre enfant, la chair de sa chair, apparaît d’abord un très fort sentiment d’injustice face à l’existence. Néanmoins, confrontée à l’incommensurable, l’humaine condition se soumet naturellement au Créateur.

Quel que soit l’enjeu majeur du conte, les forces agissantes du récit, manifestes ou latentes, dévoilent, à qui sait les relever, « [...] *les configurations essentielles, qui sont des articulations majeures du texte [d’une part, et] ce que le texte traite comme important et efficace dans les réalités qu’il représente, et les pouvoirs qu’il accorde à chacune de ces forces [d’autre part]* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 153).

2.1.2. Deuxième démarche de lecture : les forces agissantes du conte

« *L’étude des forces agissantes envisage l’ensemble des entités qui portent la dynamique d’un texte, et leurs rapports, aussi bien au plan de la relation au lecteur que dans les contenus* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 153).

C’est pourquoi, il est important de les évaluer de façon correcte en commençant par leur inventaire « [...] *aussi complet et ordonné que possible* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 154).

2.1.2.1. Inventaire des forces agissantes

Notre inventaire repose ici sur la nature de chaque force agissante ; d’où différentes catégories possibles, déclinées comme suit :

- *Des personnages : mère, petit enfant, homme vieux et pauvre, vieillard, petit malade, je, elle, vieille femme.*
- *De la personnification : la Mort, la Nuit, buisson d’épines, lac.*

- *Des objets : pendule, couverture, poêle, pot de bière, grande serre, maison.*
- *Des éléments de la nature : vent, neige, glace, forêt de sapins, hiver, eau, perles, chemin, jardin.*
- *Des sentiments : malheur, joie, tristesse, chagrin, affliction, désolation, détresse, misère, infortune, bonheur, tendresse.*
- *Des valeurs morales et religieuses : compassion, courage, persévérance, menace, obéissance, supplique, lucidité, prière, imploration, sacrifice.*

Nous constatons que ce sont essentiellement les sentiments et les valeurs morales et religieuses comme forces agissantes qui guident le personnage principal de *la mère*. Celle-ci s'avère incapable de décider par elle-même du sort final de son enfant – qui n'a absolument pas de part à l'action du récit. Face à l'argumentation tranquille de la Mort, elle se retrouve complètement démunie.

2.1.2.2. *Psychologie du conte*

L'étude de la psychologie du conte d'Andersen met en évidence de fortes composantes émotives et sentimentales, mentales et morales. Il faut reconnaître, de manière générale, que « *l'étude de la psychologie est [...] particulièrement aléatoire. Mais elle est indispensable pour expliciter les présupposés et les implicites du texte [...]* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 162).

Le texte d'Andersen s'ouvre ainsi sur le champ affectif du personnage principal de *la mère* désespérée face à l'état de santé critique de son petit enfant. Elle sait qu'il est dans la dernière extrémité mais, contre toute attente, elle espère en dépit de sa profonde détresse.

« — Je le conserverai, n'est-ce pas ? dit-elle. Notre-Seigneur ne me l'enlèvera pas ? » (Andersen, s.d., p. 279)

De plus, une certaine relation affective est mise en jeu ; elle porte sur un objet grandement symbolique : *la pendule*. La tension, déjà assez forte, croît davantage avec le lugubre silence de la vieille pendule qui finit elle aussi par succomber ; tout accablée par le chagrin. Elle a toujours rythmé jusqu'à cet instant fatidique le quotidien de la maisonnée. Semblable à une vieille nourrice, elle ne se résout pas à supporter la situation et finit elle-même par s'en aller.

« Il l'avait emporté ! La vieille pendule grinçait dans son coin. [...] Après quoi, la pendule s'arrêta. » (Andersen, s.d., p. 280)

Au long du récit, tous les personnages secondaires, doublement opposants et adjutants, ne constituent vraisemblablement que les repères-témoins du parcours ini-

tiatique de la souffrance humaine. « *Comme des jalons laissés en arrière [dira Chateaubriand], ils nous tracent le chemin que nous avons suivi dans le désert du passé* » ([1850] 1946-1947, p. 151). Ils surgissent pour s'effacer aussitôt, chacun satisfait de son prix.

« — *Prends sur la droite, dit alors la Nuit.* » (Andersen, s.d., p. 280)

« *Alors le buisson lui indique la route quelle devait prendre.* » (Andersen, s.d., p. 283)

« *Le lac alors la souleva comme si elle avait été sur une balançoire, et d'un seul mouvement la porta jusqu'à l'autre bord [...]* » (Andersen, s.d., p. 283)

« *Mais que me donneras-tu si je te dis ce que tu dois faire encore ?* » (Andersen, s.d., p. 284)

De fait, le personnage de *la mère* retient l'attention et exprime une juste perception de *l'être-mère* dans l'existence. *Histoire d'une mère* vise sans doute de la sorte à nous convaincre d'accepter notre fortune comme humaine condition et exprime en même temps notre angoisse de perdre un être cher. Mais aurons-nous suffisamment de jugement en la circonstance ? Proust nous invite à méditer la chose : « *Les intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons* » (1922-1927, p. 218).

Le pacte de lecture du texte permet en définitive une naïve identification d'avec le personnage principal de *la mère* dont l'attitude existentielle met en valeur le courage malgré, il va de soi, une incontestable frustration du sentiment maternel, de voir son enfant la quitter pour l'éternité.

« *Et elle pencha la tête sur sa poitrine.* » (Andersen, s.d., p. 288)

2.1.2.3. Sociologie du conte

« *L'approche sociologique d'un texte, qui inclut les faits sociaux et les faits historiques, présente trois difficultés* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 169) :

- *L'Histoire et la Sociologie sont des principes primordiaux dans l'analyse du texte puisque ce dernier fonde son écriture et sa production sur la société et la culture d'un peuple.*
- *Afin d'arriver à ses fins, cette approche aborde, à travers le lexique socio-historique mis en œuvre, la vision du monde social de production.*

- *L'approche sociologique doit tenir compte de l'idéologie des lecteurs au moyen du relevé des propos implicites et de l'étude des déformations qu'un texte subit.*

« *Cela incite donc à examiner les valeurs et les systèmes de pensée à l'œuvre dans le texte* » (Schmitt & Viala, 1982, p. 173).

Dans le conte d'Andersen, l'attitude et les comportements de *la mère*, comme personnage principal, sont décrits à la fois par ses actes et des substantifs et leurs qualificatifs renvoyant à des valeurs morales et religieuses : *espoir, effroi, persévérance, indécision, miracle ; affligée, éplorée, malheureuse...*

« — *Je le conserverai, n'est-ce pas ? dit-elle. Notre-Seigneur ne me l'enlèvera pas ?* » (Andersen, s.d., p. 279)

« *“Qu'est-ce que cela ?” s'écria-t-elle en regardant de tous côtés.* » (Andersen, s.d., p. 279)

« — *Dis-moi seulement le chemin qu'elle a pris, dit la mère. Dis-moi le chemin, et je la [la Mort] rattraperai.* » (Andersen, s.d., p. 280)

« *Au milieu de la forêt, le chemin bifurqua. La mère ne savait quel côté prendre.* » (Andersen, s.d., p. 280 et 283)

« *Elle se jeta à terre pour boire toute l'eau, ce qui était bien impossible à un homme, mais la mère affligée espérait qu'il arriverait un miracle.* » (Andersen, s.d., p. 283)

« — *Je n'ai plus rien à donner, dit la malheureuse mère, mais j'irais pour toi jusqu'au bout du monde.* » (Andersen, s.d., p. 284) ...

Au XIX^e siècle, le conte était fameux par son attitude chrétienne concernant l'amour maternel. Il met en effet en œuvre des codes et des conventions que peut encore accepter ou non une lectrice actuelle avec ses déterminations culturelles propres. Le texte offre de fait un jeu et un pacte de lecture qui garde ou non un sens pour un lecteur étranger.

« *Elle versa tant de larmes que ses yeux tombèrent au fond du lac et devinrent deux perles précieuses.* » (Andersen, s.d., p. 283)

« *Elle serra le buisson contre sa poitrine pour le réchauffer. Les épines pénétrèrent dans sa chair, et le sang coula à grosses gouttes. Mais le buisson poussa des feuilles fraîches et vertes, et, malgré la froide nuit d'hiver, et se couvrit de fleurs tant il faisait chaud contre le sein de cette mère affligée.* » (Andersen, s.d., p. 283)

Cette dernière scène est tout à fait acceptable pour une lectrice musulmane pour laquelle elle procède naturellement du « merveilleux islamique ».

« Selon Ibn ‘Anas, Djabir Ben ‘Abdallah a dit : “Le Prophète avait l’habitude de s’appuyer contre un tronc de palmier (pour faire son prêche). Lorsqu’on lui confectionna la chaire (minbar), le tronc produisit des bruits analogues à ceux d’une chamelle grosse de dix mois, qui se prolongèrent jusqu’au moment où le Prophète descendit de sa chaire et posa la main sur le tronc du palmier. (Alors seulement les bruits cessèrent).” » (Kassab, s.d., p. 152)

Le récit d’Andersen pose des interrogations sur les sacrifices de *la mère* ; offre une réflexion sur le destin de l’être humain et sur l’avenir. De plus, il montre toute la remarquable patience dont une mère est capable.

« — Ah ! que ne donnerais-je pas pour parvenir jusqu’à mon enfant ! dit la mère éplorée. » (Andersen, s.d., p. 283)

« [...] tu verras tout leur avenir, toute leur vie humaine [...] » (Andersen, s.d., p. 287)

« Elle avait la tête bien lourde, depuis trois jours et trois nuits qu’elle n’avait pas fermé l’œil. » (Andersen, s.d., p. 279)

Pourtant, il s’agit de comprendre comment un texte et son genre littéraire particulier peuvent, par le travail de l’écriture créative, donner corps à la prétention universelle d’un sentiment¹⁶ qui déchire les entrailles de cette porteuse de vie qu’est la femme-mère.

« Par le détour de l’œuvre, peuvent du coup se construire, au-delà des savoirs factuels sur les traditions religieuses, des représentations mentales de leur impact. Peuvent aussi se construire en chaque lecteur des moyens d’affirmer son propre questionnement et sa propre vision du monde » (Martini, 2006, pp. 61-62).

¹⁶ Lire le mémoire de Frédéric ROUTENS, *L’impact de la religion et de la spiritualité sur le vécu de la mort*, université Pierre et Marie Curie, Paris 6, 2012-2013 (32 pages). <https://www.aide-soignant.com/documents/memoire-frederic-routens.pdf>

2.2. Analyse littéraire

Nous le reconnaissons dès l'abord, notre analyse littéraire n'est ni exhaustive ni rigoureuse (au sens strict du terme). Elle se comprend davantage comme lecture individuelle fondée sur une appréhension d'éléments de culture dispersés, distribués au long du récit à l'étude. Notre attitude ressemble fort ici à celle du *Petit Poucet*, qui après avoir laissé tomber ses petits morceaux de pain, bientôt mangés par les oiseaux, tente bien vainement de retrouver son chemin. Consciente du biais culturel, nous essayons de concilier en nous *les indices* de deux mémoires collectives rangées au registre du patrimoine commun de l'humanité. Notre savoir acquis à l'Université en *Littérature et civilisation*, combiné à nos connaissances culturelles, modèle notre manière de lire même si souvent « *on lit avec ses références, ses lectures anciennes mémorisées, sa propre histoire et ses expériences, toutes choses qui ne relèvent pas forcément du social* » (Duccini, 2006, p. 28). Pour notre part, nous y introduisons la dimension religieuse.

2.2.1. La structure du récit

- *Équilibre initial* : Une mère désolée et anxieuse veille son petit enfant agonisant (équilibre précaire).
- *Perturbation* : L'arrivée d'un vieillard reconforte quelque peu la mère qui s'assoupit ; il n'est autre que la Mort qui emporte l'enfant mourant aussitôt.
- *Déséquilibre* : La pauvre mère sort en courant ; recherche éperdument son enfant. Elle subit maintes épreuves qui sont autant de sacrifices de sa personne morale et physique (son chant larmoyant, sa chaleur humaine, ses yeux vifs, sa longue chevelure, son amour maternel)
- *Action réparatrice* : La mère prend conscience de la volonté divine.
- *Rétablissement de l'équilibre* : La Mort emporte l'enfant dans le pays inconnu.

Dès l'abord, la situation initiale contrecarre la structure du schéma quinaire traditionnel ; elle est déséquilibrée :

« Une mère était assise près de son petit enfant. Elle était dans la désolation, craignant qu'il ne mourût. L'enfant était tout pâle. Il avait fermé les yeux et respirait péniblement. De temps en temps on eût dit qu'il gémissait profondément, et la mère se penchait vers lui, encore plus anxieuse » (Andersen, s.d., p. 279).

La situation initiale ne débute par aucune formule consacrée : « *Il était une fois... ; il y a de cela très longtemps...* ». Elle comprend cependant une brève description psychologique du personnage principal de *la mère*, à l'attitude *désolée, craintive, anxieuse*.

À aucun moment de son développement, par ailleurs, le texte ne précise l'identité patronymique des personnages humains. De plus, le narrateur, tout omniscient qu'il soit, est aussi anonyme :

« On frappa à la porte. Un homme vieux et pauvre entra, enveloppé dans une sorte de grande couverture de cheval. Rien n'est plus chaud, et on en avait besoin par le froid qu'il faisait. Au dehors, tout n'était que neige et glace. Le vent soufflait à vous couper la figure » (Andersen, s.d., p. 279).

Histoire d'une mère reprend le schéma classique du conte au plan de la construction narrative et respecte, au plan de la temporalité, l'ordre chronologique des événements. Le personnage principal de *la mère* évolue progressivement tout au long du récit.

Le récit évoque pour ce faire différents lieux qui constituent des repères spatiaux correspondant à ses étapes successives :

- *Le foyer (dedans)*
- *Le dehors (la Nuit)*
- *La sombre forêt de sapins (le buisson d'épines)*
- *Le grand lac*
- *Une merveilleuse maison, longue d'une lieue (la grande serre de la Mort)*
- *Le grand jardin du Paradis (le royaume de Dieu)*
- *Le puits (avenir, destin de l'humanité)*
- *Le pays inconnu (le Paradis)*

« [C]e découpage permet de relancer son intérêt [de l'histoire] pour l'étape suivante du récit lorsqu'un nouveau rebondissement fait attendre la suite » (Froger, 2015, p. 08). D'un lieu à l'autre, le développement nouveau de chaque péripétie fait progresser l'intrigue dont « *la narration, soit l'acte d'énonciation qui a produit le récit, vise un effet sur le destinataire* » (Froger, 2015, p. 15).

2.2.2. Le schéma narratif

- *La situation initiale : Un petit enfant se meure.*
- *Complication : La Mort l'emporte.*
- *Dynamique : La pauvre mère poursuit la Mort.*

- *Complication* : La Nuit, un buisson d'épines, un grand lac, une vieille femme exigent respectivement une contrepartie. La mère cède à chacun d'eux.
- *Résolution* : La mère comprend et se soumet à la volonté divine.
- *Situation finale* : La Mort emporte l'enfant au Paradis.

En ramenant à l'essentiel des événements ou des péripéties, le schéma narratif permet de visualiser les principales articulations qui « habillent » le récit par son développement.

2.2.3. Le schéma actantiel

Le schéma actantiel, notamment celui de Greimas¹⁷, présente un programme narratif où se confrontent des protagonistes de l'action. Dans le cas qui est le nôtre, il est intéressant de relever que *la mère* représente à elle seule les principaux actants : 1) *destinateur* ; 2) *sujet* et 3) *destinataire*. Elle tient donc les rôles les plus importants. De même, *les opposants* et *les adjuvants* nous ramènent à des entités uniques qui, paradoxalement, apparaissent comme « neutres », presque « indifférentes » ; néanmoins « intéressées » mais sans véritablement être « malfaisantes ». Elles compatissent certes avec *la mère* mais sans se compromettre. Une commune posture : ces entités sont immobiles (*la Nuit, le buisson, le lac*) ; enracinées, chacune dans *son lieu*.

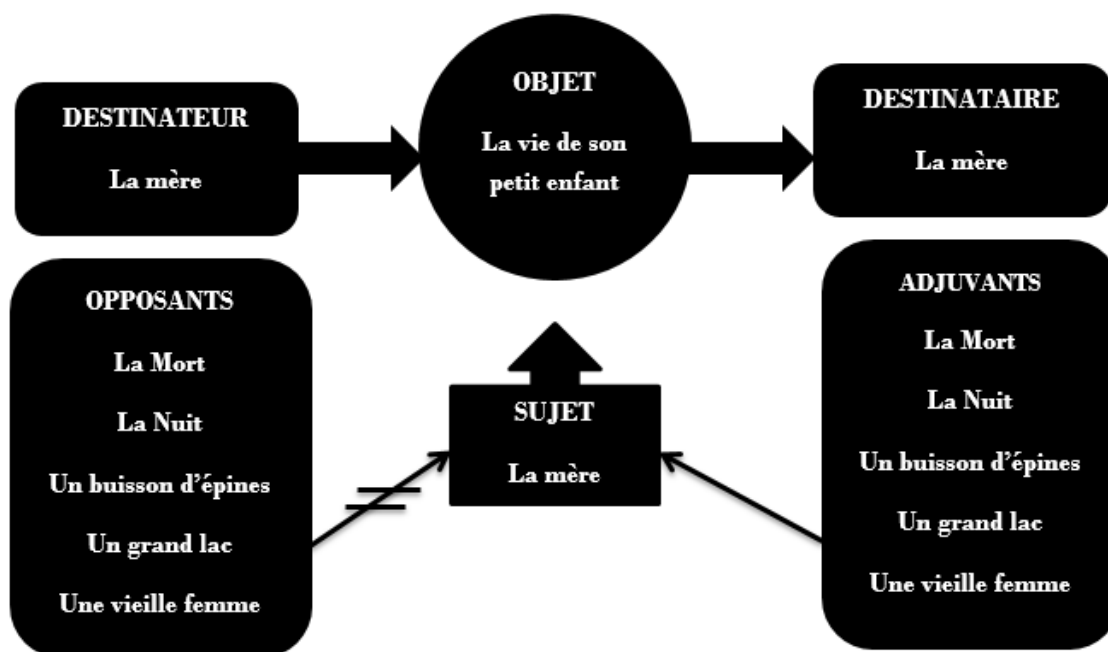


Figure 1 : Schéma actantiel du conte d'Andersen - Histoire d'une mère

¹⁷ Voir A.-J. GREIMAS, *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris : Presses universitaires de France, 1986.

Contrairement, au traditionnel conte de fées ou conte merveilleux, *la mère* ne dispose d'aucun auxiliaire magique¹⁸ qui puisse l'aider dans sa quête. Elle ne peut réellement compter que sur son propre tempérament ; son caractère qui forge toute sa force.

« Au même instant un vent glacial se fit sentir. La mère aveugle comprit que c'était la Mort qui venait.

— Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici ? demanda-t-elle. Comment as-tu pu venir plus vite que moi ?

— Je suis mère ! » (Andersen, s.d., p. 287)

À l'impossible nulle mère n'est tenue. Pourtant, elle persévère ; résolue, « *par un acte de volonté toujours renouvelé* » (LeRobert, 2005).

✧ *Mais quand tu auras pris ta décision, remets-t'en à Dieu.*

— Dieu aime ceux qui s'en remettent à Lui. ✧ Sourate III-159 (Berque, [1990] 1995, p. 88)

2.2.4. Évolution du personnage principal

À aucun moment du récit, le personnage de *la mère* n'est figé. Son individualité évolue parallèlement et au rythme des péripéties qui forgent graduellement sa personnalité et sa prise de conscience douloureuse.

La mère est persévérante et confiante :

« — Où trouverai-je la Mort, qui a ravi mon enfant ? dit-elle.

— Elle n'est pas encore arrivée, lui dit une vieille femme qui veillait sur la grande serre de la Mort. Mais comment as-tu pu venir jusqu'ici ? Qui l'a aidée ?

— Notre-Seigneur ! répondit-elle. Il est compatissant. Sois-le aussi. Où trouverai-je mon petit enfant ? » (Andersen, s.d., pp. 283-284)

En cela, elle perpétue le geste auguste de la mère de Moïse (Moussa ﷺ) :

✧ *Or le cœur de la mère de Moïse fut vide [et] elle aurait failli certes le montrer, si Nous n'avions raffermi son cœur pour qu'elle fût parmi les croyants ✧ Sourate XXVIII, 9-10 (Blachère, 1966, p. 413).*

Cette mère ne songe à aucun moment à abandonner son enfant à son sort.

« Elle arriva près d'un lac sur lequel il n'y avait ni navire ni canot. Le lac n'était pas assez gelé pour la porter, mais trop profond pour qu'elle pût le

¹⁸ Voir Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, traduit du russe par Claude Ligny, Paris : Gallimard, 1970.

*passer à gué. Il lui fallait pourtant le traverser pour aller retrouver son enfant. »
(Andersen, s.d., p. 283)*

Pourtant, progressivement, elle doit se résoudre à l'évidence ; elle ne peut déjouer la Mort.

« La Mort souffla alors sur ses mains, et la mère sentit ce souffle plus froid que le vent glacé. Elle dut lâcher prise.

— Tu ne peux rien contre moi, dit la Mort.

— Mais Notre-Seigneur peut quelque chose, dit la mère.

— C'est à lui seul que j'obéis, dit la Mort. » (Andersen, s.d., p. 287)

Elle est ainsi initiée à la volonté divine, dure en apparence mais combien miséricordieuse.

❖ *Allah est fort et terrible en [Son] châtement.*

C'est qu'en effet Allah n'a point changé un bienfait dont Il avait gratifié un peuple, avant que ce peuple eût modifié ce qui était en lui-même. Allah est audient et omniscient ❖ Sourate VIII, 52-53 (Blachère, 1966, p. 208)

2.3. El-bassira : une perspicacité maternelle singulière

« – Voici tes deux yeux, dit la Mort. Je les ai pêchés dans le lac, où ils brillaient si vivement. Je ne savais que ce fussent les tiens. Reprends-les. Ils sont encore plus transparents qu'avant. Regarde maintenant, dans ce puits-là tout près. Je te nommerai les deux fleurs que tu voulais arracher ; tu verras tout leur avenir, toute leur vie humaine, tout ce que tu allais détruire. » (Andersen, s.d., p. 287)

« Voici tes yeux, dit la Mort ; je les ai repêchés dans le lac, où ils brillaient comme des perles. Je ne savais pas qu'ils fussent à toi ; reprends-les ; ils sont encore plus purs qu'auparavant. » (Andersen, 1853, p. 21)

La lucidité, c'est aussi la clairvoyance qui ne se révèle qu'au prix d'un certain nombre d'épreuves initiatiques et expiatoires. Cette force de discernement se mérite ; elle exige patience et endurance. Les *récits des prophètes* nous enseignent justement cette magistrale leçon de la Vie.

﴿ Si Allah, pour les Hommes, hâtait leur malheur, avec autant de hâte que les Hommes appellent leur bonheur, certes leur terme serait déjà accompli. Nous laissons donc ceux qui n'escomptent point Notre rencontre marcher dans leur rébellion, en aveugles. ﴾ Sourate X, 11-12 (Blachère, 1966, p. 233)

La lucidité s'apprend également et passe d'abord par un premier temps « *d'aveuglement* », finalement salutaire. Jacob (Job ﷺ) nous ouvre les yeux.

﴿ [Puis] il se détourna d'eux et s'écria : « Hélas ! ô Joseph ! » et ses yeux, de tristesse, devinrent aveugles et il était accablé.
[Ses fils lui] dirent : « Par Allah ! cesse d'évoquer Joseph jusqu'à te consumer et courir à ta perte ! » ﴾ Sourate XII, 84-85 (Blachère, 1966, p. 268)

﴿ [Mais] quand le porteur de la bonne nouvelle arriva, il appliqua la tunique [de Joseph] sur la face [de Jacob] : celui-ci recouvra la vue. ﴾ Sourate XII-96 (Blachère, 1966, p. 269)

L'aveuglement de *la mère* fait ainsi place à une vue exacte de la situation qu'elle ne pouvait jusqu'alors saisir pleinement à cause de son sentiment maternel.

« S'il doit être malheureux, emporte-le, emporte-le tout de suite dans le royaume de Dieu ! » (Andersen, s.d., p. 288)

2.3.1. Le terme d'une vie

Toute créature connaît un terme¹⁹ fixé à sa vie ; comme « *dernier stade de ce qui a une durée* » (LeRobert, 2005) ici-bas.

✧ *Toute âme goûtera la mort et, vers Nous, vous serez ramenés.* ✧ Sourate XXIX-57 (Blachère, 1966, p. 427)

Nulla créature ne peut et n'est en mesure d'échapper à son destin dont l'accomplissement est inéluctable.

« La vision islamique des mondes distingue principalement deux territoires d'inégale importance : le territoire de la vie d'ici-bas (al-dunya) et celui de l'au-delà (al-akhira). Le premier est jugé évanescant, futile et vain, tandis que le second est perçu comme réel, véritable et sérieux. "La vie de ce bas-monde n'est que jeu et divertissement. La demeure de la vie future est sûrement meilleure pour ceux qui craignent Dieu", dit le Coran (6, 32). Ces deux espaces correspondent à deux modes d'existence humaine, la vie première, qui va de la naissance à la mort, et la vie dernière, qui va de la mort à la résurrection » (Jambet, 2014).

La mère ignore les véritables enjeux de la mort de son petit enfant qu'elle apprendra grâce à la vision du puits, miroir des destins à travers les âges ineffables de l'humanité appelée à s'accomplir.

2.3.1.1. La pendule

*« Le vieil homme n'était plus là, ni son enfant non plus. Il l'avait emporté ! La vieille pendule grinçait dans son coin.
Boum ! c'était l'un des gros poids de plomb qui tombait à terre. Après quoi, la pendule s'arrêta. » (Andersen, s.d., pp. 279-280)*

La pendule symbolise le temps consacré et la temporalité s'égrenant. Dans le conte d'Andersen, elle constitue déjà, dès le début de la narration, le signe de la fatale sentence prononcée sans que *la mère*, toute à son désarroi, n'en comprenne le sens ni n'en perçoive l'avertissement. Elle espère seulement.

✧ *Il effacera pour vous vos péchés et vous remettra jusqu'à un terme désigné. En vérité, le terme d'Allah, quand il vient, ne saurait être différé. Puissiez-vous avoir su !* ✧ Sourate LXXI-4 (Blachère, 1966, p. 616)

¹⁹ « *Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme / Est le commencement (...)* », *Les Contemplations*, IV, xv, Nelson, s.d. (Hugo, s.d.).

2.3.1.2. Le puits

« — Voici tes deux yeux, dit la Mort. [...] Reprends-les. Ils sont encore plus transparents qu'avant. Regarde maintenant, dans ce puits-là tout près. Je te nommerai les deux fleurs que tu voulais arracher ; tu verras tout leur avenir, toute leur vie humaine, tout ce que tu allais détruire. » (Andersen, s.d., p. 287)

« [Selon] la psychanalyse, le puits représente souvent dans les contes et dans les rêves des lieux d'accès à des mondes inconnus et inconscients que nous ne pouvons atteindre dans notre vie quotidienne [...] » (Aymeri, 2007). À ce titre, à la fin de son périple, la mère ne peut que prendre pleinement conscience de son infortune mais comprendre aussi et véritablement son sens. Le Coran nous montre alors toute notre ignorance :

﴿ Aussi bien se peut-il que vous répugnerez à une chose, et qu'elle soit pour votre bien ; il se peut que vous en chérissiez une autre, et qu'elle soit pour votre mal

— Dieu sait, vous ne savez pas ﴾ Sourate II-216 (Berque, [1990] 1995, p. 55).

La mère se soumet ainsi au dessein divin :

« Et la mère se tordit les mains, tomba à genoux et pria :

— Ne m'écoutez pas, Seigneur, disait-elle, si je vous implore contre votre volonté, qui est la meilleure.

Ne m'écoutez pas ! Ne m'écoutez pas !

Et elle pencha la tête sur sa poitrine. » (Andersen, s.d., p. 288)

C'est une modeste leçon de vie. L'incommensurable divin échappe à l'humain qui aspire à en saisir toute la plénitude.

﴿ Il a les clefs de l'Inconnaissable qui ne sont connues que de Lui. Il sait ce qui est sur la terre ferme et dans la mer. Nulle feuille ne tombe qu'Il ne le sache. [Il n'existe] ni graine dans les ténèbres de la terre ni [brin] vert ni [brin] desséché qui ne soient [consignés] dans un écrit explicite.

C'est Lui qui vous rappelle (tawaffā) la nuit, [qui] sait ce que vous avez accompli durant le jour, puis [qui] vous rappelle le jour pour que s'accomplisse un terme fixé. Vers Lui ensuite sera votre retour et Il vous avisera de ce que vous faisiez [sur terre.] ﴾ Sourate VI, 59-60 (Blachère, 1966, p. 158)

2.3.1.3. La forêt

« *Ils [les arbres et les forêts] étaient les moyens de communication entre les mondes* » (Crews, 2003/2, p. 37). Il n'est donc pas surprenant que le personnage principal d'Andersen se dirige aussitôt au sortir de son foyer vers la place sacrée de l'arbre de vie²⁰ :

« — Prends sur la droite, dit alors la Nuit. Entre dans la sombre forêt de sapins. J'ai vu la Mort y disparaître avec ton petit enfant » (Andersen, s.d., p. 280).

Par ailleurs, la mention de « *la droite* » est emblématique. « *Dans la Bible aussi bien que dans le Coran, les arbres symbolisent l'éternité et sont associés à l'état paradisiaque* » (Musselman, 2003/2, p. 48). Le Coran nous précise le sort des gens de la Droite.

﴿ Les Compagnons de la Droite (que sont les Compagnons de la Droite !) seront, parmi des jujubiers sans épines et des acacias alignés, [dans] une ombre étendu, [près d'] une eau courante et de fruits abondants, ni coupés, ni défendus, [couchés sur] des tapis élevés [au-dessus du sol] ﴾ Sourate LVI, 27-34 (Blachère, 1966, p. 573).

2.3.2. L'aube d'une vie nouvelle

Le conte d'Andersen nous aura « enchantée » ; transportée au tréfonds de nous-même de par la douleur charnelle et la souffrance²¹ morale de la femme-mère qui accepte de taire son amour maternel pour que son enfant accède au Paradis.

« Avoir été mère, et ne plus l'être ! avoir été nourrice, et ne plus l'être ! Elle ne peut pas se résigner. Elle pense à la toute petite qu'elle allaitait il n'y a pas longtemps. Elle y pense, elle y pense, elle y pense. Au fait, ce doit être si charmant de sentir une petite bouche rose qui vous tire votre âme de dedans le corps et qui avec votre vie à vous se fait une vie à elle ! La maternité est sans issue ; on ne discute pas avec elle. Ce qui fait qu'une mère est sublime, c'est que c'est une espèce de bête. L'instinct maternel est divinement animal. La mère n'est plus femme, elle est femelle » (De Boer, 1933, p. 90).

Au terme de notre analyse, nous revenons à l'esprit les paroles emblématiques du personnage Jénane : « *Je connais deux pays, deux langues, deux religions, ce qui fait que j'en sais deux fois plus que les autres* » (Ocelot, 2006)²².

²⁰ « *L'arbre de vie est un motif très répandu dans de nombreux mythes et contes populaires dans le monde entier, et grâce auquel les cultures ont cherché à comprendre la condition humaine et profane relativement au royaume divin et sacré.* » (Crews, 2003/2, p. 41)

²¹ Étymologiquement, selon Le Robert, le terme signifie aussi « résignation » et « tolérance ».

²² Chapitre 7 : « La veuve Jénane », *Azur et Asmar* de Michel OCELOT, France, 2006, 1 h 28, film d'animation, https://www.reseau-canope.fr/atelier-val-d-oise/cinema/IMG/pdf/azur_e_tasmar_-_Dossier_N_Montaron_-_atmosphere_53.pdf



Conclusion

Histoire d'une mère est une initiation à la maternité en deuil. Relu à la lumière des préceptes de l'Islam, ce conte d'Andersen exprime essentiellement la volonté d'une humanité maternelle rebelle bientôt soumise au dessein divin. Au sens où l'entendait Fénelon dans son *Dialogue des morts*, *Histoire d'une mère* est aussi le récit d'une compassion, « [...] un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime » (Fénelon, 1712). Pourtant, la véritable force de l'amour maternel réside dans l'acceptation de la mort de son enfant, de celui qu'elle a mis au monde pour qu'il puisse vivre. La Mort l'emporte sur ordre divin ; comment lui survivre alors ?

Telle est la réponse d'Andersen²³, donnée sous la forme de l'apologue, où la force de l'*effatum* sublime toute décision humaine qui accepte finalement non *le fatalisme* mais *la fatalité*.

Mais aucun chagrin ne sera sans doute jamais égal à celui de la Mère des mères, mère primordiale de l'humanité, Ève, maternité fondamentale dont les deux fils, frère ennemis primordiaux, sont promis à des sorts divergents : l'Un à la Géhenne ; l'Autre au Paradis. *Histoire d'une mère* révèle aussi de manière tragique la condition humaine. En cela, elle compose magistralement un rite d'initiation ; le regard lucide que toute femme porte sur *la réalité d'être mère*.

Toutes ces considérations ont fait que nous avons touché de près à la triade *Culture, lecture et conte* afin de saisir, dans la mesure du possible et selon nos compétences de compréhension, les éventuelles significations d'une pratique culturelle qui convoque la tradition orale et littéraire dans ce qu'elle pourrait avoir d'initiatique. Le cadre conceptuel, nous a permis également de replacer notre recherche dans la logique d'une réflexion sur la portée du linéament religieux à partir des textes d'une littérature étrangère destinés à la dimension de l'interculturel dans les rapports humains d'aujourd'hui.

Par ailleurs, l'analyse littéraire que nous avons menée du conte d'Andersen sous les termes problématiques de *lecture culturelle*, nous a appris la nécessaire et salutaire distanciation de notre personne dans son appréhension de l'Altérité à partir des éléments culturels de l'Autre que nous retrouvons dans sa production littéraire traditionnelle. Tout cela s'avère indiscutablement sans prix.

Pourquoi avoir relu et relire encore un conte ? La raison en est fort simple :

²³ D'aucuns estiment la fin du conte « inattendue ». « Pour tenter de récupérer l'enfant qu'elle a perdu, une mère décider d'aller affronter la Mort en personne. Son chemin sera jalonné de terribles épreuves... et aboutira à une conclusion inattendue. À partir de ce conte d'Andersen écrit en 1847, Peter Madsen, Danois lui aussi, a réalisé un album de bande dessinée d'une rare beauté, qui révèle toute la richesse et la profondeur de ce récit. » (Madsen, 2005)

« Ce sont à la fois cette tension entre l'universalité cachée (la vie, la mort, la puissance) et les spécificités visibles (l'originalité des héros, le contexte écologique, le rôle des animaux) qui nous intéressent ici [...] » (Edito, 2002, p. 01)

Enfin, Borges nous reconforte : *« Que d'autres se flattent des livres qu'ils ont écrits, moi, je suis fier de ceux que j'ai lus »* (Jorge Luis Borges). Cependant, malgré cet optimisme intellectuel, des questions cruciales demeurent encore en suspens :

- *« Pourquoi avons-nous besoin de la littérature, en plus de la science et de la philosophie, pour nous aider à résoudre certains de nos problèmes ? Et qu'est-ce qui fait exactement la spécificité de la littérature, considérée comme une voie d'accès, qui ne pourrait être remplacée par aucune autre, à la connaissance et à la vérité ?
Quelle sorte de savoir trouve-t-on dans un roman, que ni la vie quotidienne ni une étude scientifique ne nous communiquent ?
En quel sens peut-on parler de vérité en littérature ?
Quels rapports y a-t-il entre la forme d'une œuvre et la connaissance qu'elle nous procure ? »* (Bouveresse, 2008)

Au terme de notre mémoire de master, toutes ces questions, parmi tant d'autres sans doute, nous incite déjà à entreprendre d'autres recherches sous forme d'articles scientifiques à publier.



Références bibliographiques

- Al-Bukhâry. (2003). *Le Sahîh d'al-Bukhâry* (éd. 3e, Vol. 2). (H. Ahmed, Trad.) Al Namouzajieh.
- Andersen, H. C. (1853). *Histoire d'une mère ; suivi de Le Cannelon, Le Mauvais prince, les Souliers rouges, les Cigognes*. (t. d. danois, Trad.) Tours: A. Mame. Récupéré sur source gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France
- Andersen, H. C. (s.d.). *Les contes d'Andersen*. (i. d. Etienne Avenard, Trad.) Paris: Félix Juven Editeur. Récupéré sur source gallica.bnf.fr/ Bibliothèque de Marseille
- Argyriou, A. (1984). *Coran et histoire*. Athènes.
- ARLAP42. (2012, décembre 11). "L'effet-personnage dans le roman" de Vincent Jouve. Récupéré sur Art, langage, apprentissage: <https://arlap.hypotheses.org/1738>
- Balzac, H. d. (1874). *Le Curé de village*. Paris: Houssiaux Editeur, La Bibliothèque électronique du Québec, coll. "Atous les vents".
- Berque, J. ([1990] 1995). *Le Coran : essai de traduction* (éd. 2e édition revue et corrigée, coll. "la bibliothèque spirituelle"). Paris: [Sindbad] Albin Michel.
- Blachère, R. (1966). *Le Coran (traduit de l'arabe)*. Paris: G. P. Maisonneuve et Larose.
- Bouveresse, J. (2008). *La Connaissance de l'écrivain sur la littérature, la vérité et la vie*. Marseille: Agone. Consulté le mars 26, 2019, sur <https://agone.org/bancdessais/laconnaissancedelecrivain/#presentation>
- Brix, H. (1907). *Biographie d'Andersen, les contes d'Andersen*. Copenhague: A. Jensen.
- Brown, D. (2009). *Le Sylbole perdu*. JC. Lattès.
- Carlier, C., & Grandjean, P. (1998). *Les mythes antiques dans le théâtre français du XXe siècle : Electre, Antigone, La guerre de Troie n'aura pas lieu, Les Mouches, La Machine infernale*. Paris: Hatier.
- CEF. (2011, novembre 25). La Bildung, au coeur de l'éducation. (M. Dony, Éd.) Récupéré sur www.cef.cfwb.be

- Chartier, R. (1985). *Pratiques de la lecture*. St-Amand-Montrond: Petite bibliothèque Payot.
- Chateaubriand, R. d. ([1850] 1946-1947). *Mémoires d'outre-tombe* (Vol. t. 1). Garnier, coll. "Classiques garnier".
- Chateaubriand, R. d. (1802). *Le Génie du christianisme*. Flammarion.
- Coussange, J. (. (1940). *Contes d'Andersen (traduits du danois et accompagnés d'une notice)*. Paris: SPES, coll. "Des fleurs et des fruits".
- Crews, J. (2003/2). Le symbolisme de la forêt et des arbres dans le folklore. *Unasylva*, 54(213), pp. 37-43. Récupéré sur <http://www.fao.org/tempref/docrep/fao/005/y9882f/y9882f07.pdf>
- Daoust, M.-K. (2016, hiver). Tolérance libérale et délibération : l'apport de la neutralité scientifique. *Les ateliers de l'éthique*, 11(1), pp. 4-28. Consulté le mars 24, 2019, sur <https://doi.org/10.7202/1038196ar>
- De Boer, J. P. (1933). *Victor Hugo et l'enfant*. Wassenaar: H. J. Dieben.
- Debray, R. (2003). Le "fait religieux" : définitions et problèmes. *L'enseignement du fait religieux : actes de la DESCO*. CRDP de l'académie de Versailles.
- Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris: Editions du Seuil, coll. "Tel quel".
- Donnat, O. (2010). Lecture, livre et littérature à l'ère numérique. *L'Observatoire*, pp. 24-28. Récupéré sur www.cairn.info/revue-l-observatoire-2010-3-page-24.htm
- Duccini, H. (2006). La lecture, histoire d'une pratique culturelle. (I. (. l'Audiovisuel), Éd.) *Médiamorphoses*(18), pp. 22-29.
- Edito. (2002, été). Il était une fois... *Créole*(06).
- Educalingo. (s.d.). Récupéré sur <https://educalingo.com/fr/dic-fr/precepte>
- Escarpit, R. (1992 [1958]). *Sociologie de la littérature* (éd. 8e édition présentée par Anthony Glinoe). Paris: Presses Universitaires de France, coll. "Que sais-je?". Consulté le janvier 2, 2018, sur <http://ressources-socius.infoLindex.php/reéditions/17-reéditions-delivres/173-sociologie-de-la-litterature>

- Escoubas, E. (1992). La Bildung et le "sens de la langue" : Wilhem von Humboldt. *Littérature*(86), pp. 51-71. doi:10.3406/litt.1992.1545
- Evans, C. (2010-2011). La lecture en territoire adolescent : approches sociologiques. *L'Ecole des lettres*(06).
- Explorer le texte. Leçon 3 - Progression des idées.* (s.d.). Récupéré sur ccdmd: www.ccdmd.qc.ca
- Fénelon, F. (. (1712). *Dialogue des morts.*
- Fragonard, M.-M. (1981). *Précis d'histoire de la littérature française.* Paris: Didier.
- Froger, N. (2015). *Contes et romans du patrimoine : lire demain les oeuvres d'hier (Français cycle 3).* Futuroscope Cedex: Canopé Editions, coll. "Agir".
- Garaudy, R. (1985). *Biographie du XXe siècle.* Paris: Editions Tougui.
- Godart, A. (2005, Automne). "De l'acte à l'expérience : la lecture comme effet". *Acta Fabula*, 6(3). Consulté le mars 14, 2019, sur <http://www.fabula.org/acta/document1025.php>
- Grésillon, A., & Lebrave, J.-L. (2012). Antoine Culioli - "Toute théorie doit être modeste et inquiète". *Genesis*, 35. doi:10.4000/genesis.1071
- Horellou-Lafarge, C., & Segré, M. (2007). *Introduction. Dans Sociologie de la lecture.* Paris: La Découverte.
- Hoyrup, H. (s.d.). Hans Christian Andersen : une voix particulière dans l'art de la littérature enfantine. *LAREVUEDESLIVRESPOURENFANTS*(257), pp. 97-104. Récupéré sur http://cnlj.bnf.fr/sites/default/files/revues_document_joint/PUBLICATION_8223.pdf
- Hugo, V. (s.d.). *Les Contemplations.* Nelson.
- Jambet, C. (2014, janvier/février). L'au-delà selon le Coran et dans les croyances islamiques. *Religions & Histoire*(54), pp. 50-53.
- Joubert, J. (1838). *Pensées.*
- Jouve, V. (2005). *L'Expérience de lecture.* (V. Jouve, Éd.) Paris: L'Improviste.

- Jouve, V. (2006, automne-hiver). Les métamorphoses de la lecture narrative. *Protée*, 34(2-3), pp. 153-161. Récupéré sur <https://doi.org/10.7202/01427ar>
- Jouve, V. (2014). *Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question*. Récupéré sur f-origin.hypotheses.org: https://f-origin.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1449/files/2014/03/Lit-Val_Jouve.pdf
- Kassab, M. Y. (s.d.). *3000 hadiths et citations coraniques : recueil des traditions du Sahih d'El Bokhari* (Vol. I).
- La Chesnais, P. G. (1964). *Andersen : contes traduits* (Vol. 1). Mercure de France. Récupéré sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Christian_Andersen
- Le Manchec, C. (2003). Le récit, constituant à part entière de l'expérience humaine. *Le français aujourd'hui*, 4(143), pp. 123-127. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2003-4-page-123.htm>
- Leclercq, A. (2018, août 13). "*La légende raconte qu'un jour la Vérité et le Mensonge se sont croisés...*". Récupéré sur POSITIVR: <https://positivr.fr/mensonge-verite-sortant-du-puits/>
- Lecointre, S. (1994). Humour, ironie : signification et usage. *Langue française*(103), pp. 103-112. doi:doi.org/10.3406/lfr.1994.5730
- LeRobert. (2005). Grand Robert de la langue française. [rubrique : terme]. Le Robert / SEJER. Récupéré sur www.lerobert.com
- Madsen, P. (2005). *L'Histoire d'une mère (d'après le conte de H. C. Andersen)*. Delcourt. Récupéré sur <https://www.cultura.com/l-histoire-d-une-mere-9782847895995.html>
- Mahy, F. (2017, mai). Introduction : Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones. (F. Mahy, Éd.) *Les cahiers du GRELCEF*(9), pp. 13-14. Consulté le mars 24, 2019, sur https://www.uwo.ca/french/grelcef/2017/cgrelcef_09_text00_full.pdf
- Markale, J. (1984, mai-juin). "Le conte populaire". *Question de*(57).
- Martini, E. (2006). Le fait religieux dans le champ littéraire. *Le français aujourd'hui*(155), pp. 57-64. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2006-4-page-57.htm>

- Marzloff, M. (2009). *Lire 3 contes de Perrault : Le petit Poucet, Cendrillon, Le chat botté (cycle3 - CM)*. Mercues (France): Retz, coll. "Atouts classiques".
- Mathieu, J.-B. (2002, printemps). "La littérature a-t-elle quelque chose à dire à la philosophie ?". *Acta Fabula*, 3(1). Consulté le mars 23, 2019, sur Acta Fabula: <http://www.fabula.org/revue/document11081.php>
- Musselman, L. J. (2003/2). Les arbres dans le Coran et la Bible. *Unasyuva*, 54(213), pp. 45-52. Récupéré sur www.fao.org/3/y9882f/y9882f09.pdf
- Ocelot, M. (Réalisateur). (2006). *Azur et Asmar* [Film]. France. Consulté le mars 30, 2019, sur https://www.reseau-canope.fr/atelier-val-d-oise/cinema/IMG/pdf/azur_e_tasmar_-_Dossier_N_Montaron_-_atmosphere_53.pdf
- Omarjee, I. (2015). *Science et religion : uen relation harmonieuse : réflexion épistémologique, philosophique et théologique à partir d'une étude de cas : la pensée d'Abdus Salam*. Récupéré sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00995216v5/document>
- Plane, S., Alamargot, D., & Lebrave, J.-L. (2010). Temporalité de l'écriture et rôle du texte produit dans l'activité rédactionnelle. *Langages*(177), pp. 7-28. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-langages-2010-1-page-7.htm>
- Proust, M. (1922-1927). *A la recherche du temps perdu* (Vol. t. II). Gallimard.
- Ricoeur, P. (1990). "Article : Croissance". *Encyclopaedia Universalis*, 6. Paris.
- Saint-Pierre, J. (2011, mai). Le conte en contexte : ethnographie de la pratique du conte en famille dans le Québec contemporain. *Thèse*. Montréal: Université du Québec.
- Salhab, N. (2008). *L'Islam tel que je l'ai connu : religion de la clémence et de la paix* (éd. 2e). Rabat, Royaume du Maroc: L'organisation Islamique pour l'Education, les Sciences et la Culture (ISESCO). Récupéré sur <https://www.isesco.org.ma/fr/wp-content/uploads/sites/2/2015/05/Islam-Tel-Connu.pdf>
- Schmitt, M.-P., & Viala, A. (1982). *Savoir-lire : précis de lecture critique* (éd. 2e édition corrigée). Paris: les Editions Didier, coll. "Faire/lire".
- Schöttke, M. (2003). *Lire la littérature au cycle 3*. Hatier.

- Scott, W. ([1830] 2015). *Romans merveilleux*. (L. L.-b. romande, Éd., & M. Defauconpret, Trad.) Consulté le mars 24, 2019, sur <http://www.ebooks-bnr.com>
- Séguy, I., & Signoli, M. (s.d.). Quant la naissance côtoie la mort : pratiques funéraires et religion populaire en France au moyen âge et à l'époque moderne. pp. 497-512. Récupéré sur <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/2796778.pdf>
- Siess, J. (2001). "Parallèle", un concept opératoire en littérature comparée. *Revue de littérature comparée*, 2(298), pp. 225-230. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparer-2001-2-page-225.htm>
- Stirling, M. (1966). *Andersen et son temps*. Jean-Jacques Pauvert. Récupéré sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Christian_Andersen
- Tourev, P. (2019, mars 24). *Eviter les pièges de la pensée : les biais cognitifs (biais culturel)*. Récupéré sur La Toupie: www.toupie.org/Biais/Biais_culturel.htm
- Tourrel, J.-P., & Gerfaud, J.-P. (1999). *Méthodes et enjeux d'une lecture anthropologique d'un texte littéraire : Le sacrifice de Katow*. Récupéré sur www.enseignement-et-religions.org-2007
- Xypas, R. (2010). La lecture d'un texte littéraire au défi des représentations culturelles. *Actes du colloque de l'ARIC*. Fribourg.



Annexes



Les
Contes
d'Andersen

Les Cygnes sauvages

Histoire d'une Mère

Illustrations de HANS TEGNER

Gravés sur bois par FLORIAN, ROUSSEAU, BAUER, JÜNGT, CLOSS, etc.

F. JUVEN

Éditeur

PARIS

Prix : 1 fr

Conte : Histoire d'une mère (Andersen)



Histoire d'une mère

Une mère était assise près de son petit enfant. Elle était dans la désolation, craignant qu'il ne mourût. L'enfant était tout pâle. Il avait fermé les yeux et respirait péniblement. De temps en temps on eût dit qu'il gémissait profondément, et la mère se penchait alors vers lui, encore plus anxieuse.

On frappa à la porte. Un homme vieux et pauvre entra, enveloppé dans une sorte de grande couverture de cheval. Rien n'est plus chaud, et on en avait besoin par le froid qu'il faisait. Au dehors, tout n'était que neige et glace. Le vent soufflait à vous couper la figure.

Le vieillard tremblait de froid. La mère profita d'un moment où son enfant dormait et mit à réchauffer sur le poêle un petit pot de bière. Le vieillard s'assit et berça l'enfant. La mère s'installa près de lui sur une chaise, regardant le petit malade qui respirait toujours difficilement et soulevait la main.

— Je le conserverai, n'est-ce pas? dit-elle. Notre-Seigneur ne me l'enlèvera pas?

Le vieillard, qui n'était autre que la Mort, fit un signe de tête bizarre qui pouvait aussi bien signifier oui que non. La mère pencha la tête sur sa poitrine et des larmes coulèrent sur ses joues. Elle avait la tête bien lourde, depuis trois jours et trois nuits qu'elle n'avait pas fermé l'œil.

Elle s'endormit, mais pour un instant seulement; elle se réveilla tout de suite, tremblant de froid. « Qu'est-ce cela? » s'écria-t-elle en regardant de tous côtés. Le vieil homme n'était plus là, ni son enfant

non plus. Il l'avait emporté! La vieille pendule grinçait dans son coin.

Boum! c'était l'un des gros poids de plomb qui tombait à terre. Après quoi, la pendule s'arrêta.

La pauvre mère sortit en courant, et appela son enfant.

Au dehors, assise au milieu de la neige, était une vieille femme en vêtements longs et noirs.

— La Mort est entrée chez toi, dit-elle; je l'ai vue. Elle s'est enfuie avec ton enfant. Mais elle court plus vite que le vent et ne rapporte jamais ce qu'elle a volé.

— Dis-moi seulement le chemin qu'elle a pris, dit la mère. Dis-moi le chemin, et je la rattraperai.

— Je le sais! dit la vieille, mais, avant que tu l'apprennes, il faut que tu me chantes toutes les chansons que tu as chantées à ton enfant. Je les aime beaucoup; je les ai entendues auparavant; je suis la Nuit et j'ai vu tes larmes pendant que tu chantaïs.

— Je te les chanterai toutes, toutes, dit la mère; mais ne me retarde pas, que je puisse rattraper la Mort et lui reprendre mon enfant.

Mais la Nuit restait muette et impassible. Alors la mère se tordit les mains, et, tout en pleurs, chanta des chansons. Il y avait moins de paroles que de larmes.

— Prends sur la droite, dit alors la Nuit. Entre dans la sombre forêt de sapins. J'ai vu la Mort y disparaître avec ton petit enfant.

Au milieu de la forêt,



L'enfant n'était plus là.



UN HOMME VIEUX ET PAUVRE ENTRA

le chemin bifurquait. La mère ne savait quel côté prendre. Il y avait là un buisson d'épines qui n'avait ni fleurs ni feuilles, car on était en hiver. Des glaçons pendaient aux branches.

— N'as-tu point vu la Mort passer avec mon enfant?

— Si! dit le buisson. Mais je ne te dirai pas le chemin qu'elle a pris, que tu ne m'aies d'abord réchauffé contre ton cœur. Je suis gelé, je deviens tout de glace.

Elle serra le buisson contre sa poitrine pour le réchauffer. Les épines pénétrèrent dans sa chair, et le sang coula à grosses gouttes. Mais le buisson poussa des feuilles fraîches et vertes, et, malgré la froide nuit d'hiver, il se couvrit de fleurs tant il faisait chaud contre le sein de cette mère affligée. Alors le buisson lui indiqua la route qu'elle devait prendre.

Elle arriva près d'un grand lac sur lequel il n'y avait ni navire ni canot. Le lac n'était pas assez gelé pour la porter, mais trop profond pour qu'elle pût le passer à gué. Il lui fallait pourtant le traverser pour aller retrouver son enfant. Elle se jeta à terre pour boire toute l'eau, ce qui était bien impossible à un homme, mais la mère affligée espérait qu'il arriverait un miracle.

— Non, cela ne se peut! dit le lac. Entendons-nous plutôt. J'aime les perles. Tes yeux sont les plus transparentes que j'ai vues. Fais-les tomber avec tes pleurs, et je te porterai jusqu'à la grande serre où la Mort demeure et cultive des fleurs et des arbres. Chacun d'eux est une vie humaine.

— Ah! que ne donnerais-je pas pour parvenir jusqu'à mon enfant! dit la mère éplorée.

Elle versa tant de larmes que ses yeux tombèrent au fond du lac et devinrent deux perles précieuses. Le lac alors la souleva comme si elle avait été sur une balançoire, et d'un seul mouvement la porta jusqu'à l'autre bord, où il y avait une merveilleuse maison, longue d'une lieue.

On ne savait si c'était une montagne avec des forêts et des grottes ou bien une construction. Mais la mère ne voyait rien, puisque ses yeux étaient tombés avec ses pleurs.

— Où trouverai-je la Mort, qui a ravi mon enfant? dit-elle.

— Elle n'est pas encore arrivée, lui dit une vieille femme qui veillait sur la grande serre de la Mort. Mais comment as-tu pu venir jusqu'ici? Qui t'a aidée?

— Notre-Seigneur! répondit-elle. Il est compatissant. Sois-le aussi. Où trouverai-je mon petit enfant?

— Mais je ne le connais pas, dit la vieille, et toi, tu ne peux voir! Bien des fleurs et des arbres se sont fanés cette nuit. La Mort doit venir bientôt et les replanter. Tu sais bien que chaque personne a son arbre de vie ou sa fleur qui la représente ici. Ces plantes ne diffèrent pas des autres en apparence, mais leur cœur bat. Le cœur des enfants bat aussi! Eh bien! cherche; peut-être reconnaitras-tu celui de ton enfant. Mais que me donneras-tu si je te dis ce que tu dois faire encore?

— Je n'ai plus rien à donner, dit la malheureuse mère, mais j'irais pour toi jusqu'au bout du monde.

— Je n'ai rien à y faire, dit la vieille. Mais tu peux me donner tes longs cheveux noirs. Tu sais bien qu'ils sont beaux. Ils me plaisent. Je te donnerai les miens, qui sont blancs; c'est toujours une compensation.

— S'il ne te faut que cela, dit la mère, je te les donne avec joie!

Elle remit donc ses cheveux noirs et reçut les blancs en échange.

Elles entrèrent dans la grande serre de la Mort, où toutes les plantes croissaient pêle-mêle. Il y avait de fines jacinthes sous des cloches de verre, et de grandes et grosses pivoines. On voyait des plantes aquatiques, les unes fraîches, les autres à demi malades; des couleuvres d'eau s'enroulaient autour de leur tige. Ici c'étaient des palmiers, des chênes, des platanes; là du persil et du thym. Chaque arbre et chaque fleur avaient un nom; chacun était un homme qui vivait encore, l'un en Chine, l'autre en Groënland, sur toute la surface du globe.

Il y avait de grands arbres dans des petits pots qu'ils menaçaient de faire éclater. De laides petites plantes, au contraire, se trouvaient souvent dans de bon terreau couvert de mousse et soigneusement bêché. La mère affligée se penchait sur chaque plante, jusque sur les plus petites; elle écoutait battre leur cœur humain, et, entre des millions d'autres, elle reconnut celui de son enfant.

— C'est celui-ci! s'écria-t-elle en étendant la main sur un petit crocus bleu qui était malade et penchait de côté.



LA MORT S'EST ENQUIRÉ AVEC L'ENFANT

— Ne touche pas à la fleur, dit la vieille, mais tiens-toi ici ; et, quand la Mort viendra, car je sais qu'elle va venir, empêche-la d'arracher la plante. Menace-la d'arracher toi-même les plantes voisines. Elle aura peur, car elle répond de ces plantes devant Notre-Seigneur, et personne ne doit en arracher sans sa permission.

Au même instant un vent glacial se fit sentir. La mère aveugle comprit que c'était la Mort qui venait.

— Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici ? demanda-t-elle. Comment as-tu pu venir plus vite que moi ?

— Je suis mère !

La Mort étendit sa longue main vers la petite fleur délicate, mais la mère la protégeait en la tenant dans ses mains, tout en prenant bien garde de n'en pas froisser une feuille. La Mort souffla alors sur ses mains, et la mère sentit ce souffle plus froid que le vent glacé. Elle dut lâcher prise.

— Tu ne peux rien contre moi, dit la Mort.

— Mais Notre-Seigneur peut quelque chose, dit la mère.

— C'est à lui seul que j'obéis, dit la Mort. Je suis son jardinier. Je prends ses fleurs et ses arbres, et je les transplante dans le grand jardin du Paradis ; comment elles poussent là et ce qui s'y passe, je ne puis te le dire !

— Rends-moi mon enfant ! dit la mère, pleurant et suppliant.

Et en même temps elle prenait dans chaque main deux fleurs toutes proches.

— Dans mon désespoir, s'écria-t-elle, je vais arracher toutes tes fleurs !

— N'y touche pas, dit la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère aussi malheureuse que toi.

— Une autre mère ? dit la pauvre femme en lâchant les deux fleurs.

— Voici tes deux yeux, dit la Mort. Je les ai pêchés dans le lac, où ils brillaient si vivement. Je ne savais pas que ce fussent les tiens. Reprends-les. Ils sont encore plus transparents qu'avant. Regarde maintenant, dans ce puits-là tout près. Je te nommerai les deux fleurs que tu voulais arracher ; tu verras tout leur avenir, toute leur vie humaine, tout ce que tu allais détruire.

La mère regarda dans le puits. Elle vit que l'une devenait comme

un bienfait pour le monde tant il y avait de bonheur et de joie autour d'elle. Elle vit aussi la vie de l'autre : ce n'était que chagrin, détresse, misère, désolation.

— L'une et l'autre sont la volonté de Dieu, dit la Mort.

— Laquelle est la fleur de l'infortune? Laquelle celle du bonheur? demanda la mère.

— Je ne peux te le dire, répondit la Mort. Sache seulement que l'une des fleurs était la fleur de ton enfant, c'était l'image de son avenir.

— Laquelle des deux était celle de mon enfant? s'écria de nouveau la mère. Dis-le-moi! S'il doit être malheureux, emporte-le, emporte-le tout de suite dans le royaume de Dieu! Oublie mes larmes, oublie mes prières, oublie tout ce que j'ai dit et fait!

Et la mère se tordit les mains, tomba à genoux et pria :

— Ne m'écoutez pas, Seigneur, disait-elle, si je vous implore contre votre volonté, qui est la meilleure.

« Ne m'écoutez pas! Ne m'écoutez pas!

Et elle pencha la tête sur sa poitrine.

Alors la Mort emporta son enfant dans le pays inconnu dont elle avait parlé.



{ BnF Gallica

Andersen, Hans Christian (1805-1875). Les Contes d'Andersen.
[Traduit du danois]. Illustrations de Hans Tegner. s. d.

Poésie : À Villequier (Victor Hugo, Les Contemplations - 1856)

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieus ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;
J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants ;
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue ;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ;
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieus, au-delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues

Où la douleur de l'homme entre comme élément.
Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
 Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
 Vous ne pouvez avoir de subites clémences
 Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
 Et de considérer
 Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme
 Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
 Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
 Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
 Éclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
 Fait ma tâche ici-bas,
 Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
 Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie,
 Vous appesantiriez votre bras triomphant,
 Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
 Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
 Que j'ai pu blasphémer,
 Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
 Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,
 Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler.
 Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
 Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler.

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
 Dans les afflictions,
 Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
 Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
 Je me courbe à vos pieds devant vos cieus ouverts.
 Je me sens éclairé dans ma douleur amère
 Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
 S'il ose murmurer ;
 Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
 Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
 Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
 Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
 Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
 Le soir, quand tout se tait,
 Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
 Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
 Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
 Je regarde toujours ce moment de ma vie
 Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
 L'instant, pleurs superflus !
 Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
 Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
 O mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !
 L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
 Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,
 Mortels sujets aux pleurs,
 Il nous est malaisé de retirer notre âme
 De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
 Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
 Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
 Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
 Petit être joyeux,
 Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
 Une porte des cieus ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
 Croître la grâce aimable et la douce raison,
 Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
 Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,
 Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
 De tout ce qu'on rêva,
 Considérez que c'est une chose bien triste
 De le voir qui s'en va !

Villequier, 4 septembre 1847.

Légende : La vérité et le mensonge

“La légende raconte qu’un jour la vérité et le mensonge se sont croisés...”

« La légende raconte qu’un jour la Vérité et le Mensonge se sont croisés.

– Bonjour, a dit le Mensonge.

– Bonjour, a dit la Vérité.

– Belle journée, a continué le Mensonge.

Alors la Vérité est allée voir si c’était vrai. Ça l’était.

– Belle journée, a alors répondu la Vérité.

– Le lac est encore plus beau, a dit le Mensonge avec un joli sourire.

Alors la Vérité a regardé vers le lac et a vu que le Mensonge disait la vérité et a hoché la tête. Le Mensonge a couru vers l’eau et a lancé...

– L’eau est encore plus belle et tiède. Allons nager !

La Vérité a touché l’eau avec ses doigts et elle était vraiment belle et tiède. Alors la Vérité a fait confiance au Mensonge. Les deux ont enlevé leurs vêtements et ont nagé tranquillement. Un peu plus tard, le Mensonge est sorti, il s’est habillé avec les vêtements de la Vérité et il est parti. La Vérité, incapable de porter les habits du Mensonge a commencé à marcher sans vêtements et tout le monde s’est éloigné en la voyant nue.

Attristée, abandonnée, la Vérité se réfugia au fond d’un puits. C’est ainsi que depuis lors les gens préfèrent accepter le Mensonge déguisé en vérité que la Vérité nue » (Leclercq, 2018).

« Autrement dit, les gens préfèrent un mensonge bien habillé qui arrange à une vérité nue qui dérange. Un état de fait qui pourrait expliquer une grande part du mutisme et de l’inaction générale face aux dangers qui nous guettent » (Leclercq, 2018).

Merveilleux religieux : Le palmier qui pleure


« Le Prophète Muhammad avait pour habitude de s'appuyer sur un tronc de palmier pendant le sermon du vendredi à la mosquée de Médine. Un jour, on lui proposa de lui construire une chaire (minbar), où il se tiendrait pour faire le sermon et il accepta. Quand la chaire fut installée, le vendredi suivant, le Prophète monta sur celle-ci et commença son sermon. C'est alors qu'un bruit se fit entendre, provenant du tronc du palmier qui émit un gémissement de douleur : le pauvre palmier ne supportait pas la séparation d'avec le Prophète ! Les gens se mirent à pleurer, sachant que le tronc du palmier souffrait de cette séparation. Le Prophète accourut vers lui pour le consoler. Il passa sa main sur lui et le palmier se calma. Le Prophète dit : "Par Celui qui possède mon âme (c'est-à-dire Dieu), si je ne l'avais pas consolé, il aurait continué ainsi jusqu'au Jour du Jugement dernier." »

Voir *Sahîh Al-Boukhârî*, Vol. 4, Hadîth N. 783

<http://www.mosquee-lyon.org/forum3/index.php?topic=16618.0>



Résumés



Résumé en français

Quelle signification doit-on donner à la perte de son enfant emporté par la Mort ? Au-delà du chagrin maternel, le conte d'Andersen révèle l'acceptation de la condition humaine. L'être humain ne peut échapper à la mort. De la révolte à la résignation positive, le récit *Histoire d'une mère* montre l'évolution d'un personnage qui, progressivement, prend conscience de l'inéluctable sort réservé à toute créature vivante. D'une culture à l'autre, les croyances sont différentes.

Récit profondément chrétien dans son essence, comment ce même récit peut-il être relu par un musulman d'aujourd'hui ? Telle est la question à laquelle, nous tentons de répondre ici, non avec un appareillage critique confirmé mais grâce à une lecture culturelle fondée sur des éléments culturels communs.



Résumé en anglais

What significance should be given to the loss of his child carried away by Death? Beyond maternal sorrow, Andersen's tale reveals acceptance of the human condition. The human being can not escape death. From revolt to positive resignation, the story "A Mother's Story" shows the evolution of a character who gradually becomes aware of the inevitable fate reserved for every living creature. From one culture to another, beliefs are different.

A deeply Christian account in its essence, how can this same story be read by a Muslim today? This is the question we are trying to answer here, not with a confirmed critical apparatus but with a cultural reading based on common cultural elements.

Résumé en arabe

قصة مسيحية عميقة في جوهرها، كيف يتسنى لمسلم أن يقرأها اليوم؟ هذا هو السؤال الذي نحاول الإجابة عنه هنا، ليس بنظرة انتقادية ولكن بقراءة ثقافية قائمة على عناصر ثقافية مشتركة.

ما هي العبرة التي نستوحيها من أم خطف الموت فلذة كبدها؟، حكاية أندرسن تكشف لنا عن مدى تضحيات الأم بالنفس والنفيس من أجلها والرضا عن مصيره.

وفي نهاية المطاف تُظهر لنا "قصة الأم" أن الإنسان يحاول أن يكتشف ويصل إلى الحقيقة ومن كان هذا دأبه هداه الله إلى الأفضل. ﴿والذين جاهدوا فينا لنهدينهم سبلنا﴾